

Emidio-Marie Ubaldi



Apôtres
de feu
à la suite de
Marie

EdB

Cet ouvrage se situe dans la continuité de la spiritualité de Grignon de Montfort qui souhaitait l'éclosion d'apôtres des derniers temps, formés à l'école de Marie et fruits de sa maternité spirituelle. Il propose un chemin de conversion et de sanctification basé essentiellement sur la Parole de Dieu. Il s'agit de contempler Marie, de regarder la pédagogie – exigeante ! – que Jésus adopte à l'égard de sa Mère pour ainsi parvenir, comme Elle, au plein épanouissement de la vie dans l'Esprit Saint. Dans la dernière partie de l'ouvrage est proposée une démarche de consécration à l'Esprit Saint par les mains de l'Immaculée s'appuyant sur la pensée de Maximilien-Marie Kolbe.

Ce livre donne envie d'imiter l'humble servante du Seigneur, pour se laisser former et envoyer en mission et devenir des apôtres de feu dociles à l'Esprit Saint, des témoins zélés de l'amour de Dieu.



Emidio-Marie Ubaldi est prêtre franciscain conventuel à Cholet. Responsable de l'Année Saint-François (école de formation des jeunes à l'évangélisation), il prêche des retraites en France depuis vingt ans, répondant ainsi aux appels de l'Esprit Saint pour la Nouvelle évangélisation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

horizons sont unanimes dans la traduction du verbe *chaire* = *réjouis-toi*, suivant ainsi l'interprétation des Pères grecs. D'ailleurs, tout l'évangile de l'enfance de Luc est sous le signe de la joie : le « *fiat* » de Marie est suivi par la Visitation où Élisabeth s'adresse à la Mère du Seigneur en disant : « *Car, vois-tu, dès l'instant où ta salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein* » (Lc 1, 44) ; et Marie lui répond en jubilant : « *Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie.* » (Lc 1, 46) Dans l'annonce des anges aux bergers, c'est encore la joie qui résonne : « *Soyez sans crainte, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout le peuple.* » (Lc 2, 10) Plus tard, Jésus lui-même affirmera que son but est d'obtenir pour ses disciples une *joie complète*¹⁸.

C'est donc d'une joie débordante qu'il est question dans ce verbe à l'impératif prononcé par l'Ange. En Marie se réalisent les anciennes prophéties. En Elle convergent des siècles d'attente du peuple élu. Vous vous imaginez ? Après toute une série de guerres, d'invasions, de massacres, de déportations et de dominations étrangères, l'Ange dit à Marie : « Réjouis-toi parce que le Messie va naître de toi. » Toute la grande espérance de dizaines et dizaines de générations en Israël, pendant des siècles, trouve son accomplissement maintenant en cette petite jeune fille de Nazareth, belle, pure, pieuse sûrement, mais qui n'a rien pour attirer l'attention extérieurement.

Avec cette salutation de l'Ange – pouvons-nous dire – commence, au sens propre, le Nouveau Testament.

RÉJOUIS-TOI, TOI AUSSI !

Après avoir commenté cette invitation à la joie que l'ange Gabriel a adressée à Marie, il est évident que le premier pas à faire dans notre itinéraire de conversion est d'entrer dans cette

joie de Dieu. Ce n'est pas par hasard que la première exhortation du pape François a pour titre *La joie de l'Évangile*¹⁹. Dans un monde qui a perdu le sourire et la joie, il est bon d'entendre les paroles pleines d'espérance de notre cher Pape :

« La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus. Ceux qui se laissent sauver par lui sont libérés du péché, de la tristesse, du vide intérieur, de l'isolement. Avec Jésus Christ, la joie naît et renaît toujours²⁰. »

Il ajoute par la suite :

« J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre personnelle avec Jésus Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse. Il n'y a pas de motif pour lequel quelqu'un puisse penser que cette invitation n'est pas pour lui, parce que "personne n'est exclu de la joie que nous apporte le Seigneur"²¹. »

Aujourd'hui donc, à toi aussi qui me lis, le Seigneur dit : « *Réjouis-toi !* », oui, sois dans la joie, cher frère, chère sœur ! Je ne sais pas ce que tu vis en ce moment, quels sont tes soucis, quelles sont tes attentes, quelle est ta croix... Quelle que soit ta situation, cette invitation adressée à Marie te concerne pleinement. Elle t'annonce, à toi et à nous tous, que Dieu veut d'abord notre joie. Son premier souci est de nous rendre pleinement heureux, car Il nous a créés pour le bonheur, le bonheur éternel et non pour le malheur ! Il est important de le répéter car, suite à la blessure du péché originel, il y a dans l'homme une sorte de peur ancestrale de Dieu²² : oui, la plupart des hommes ont peur de Dieu ! Avouons-le : beaucoup de croyants vivent souvent une contradiction paradoxale : d'une part, ils cherchent Dieu – de plus en plus conscients qu'ils ne peuvent pas se passer de Lui – ; d'autre part, ils le fuient car ils redoutent son emprise sur leur vie : « Que va-t-Il nous

demander ? Quelle croix nous tombera dessus ? », disent-ils, comme si cette emprise était une menace pour leur bonheur. La Parole de Dieu pourtant nous répète : « *Pousse des cris de joie, fille de Sion, une clameur d'allégresse, Israël ! [...] Triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem !* » (So 3, 14.) Or, dans la version liturgique de ce verset de Sophonie²³, l'expression « *clameur d'allégresse* » est rendue par « *éclate en ovation* ». Sais-tu ce qu'est une ovation ? Eh bien, pour te l'expliquer, je me sers d'un exemple assez parlant. Même si tu n'es pas un passionné de foot, imagine-toi l'acclamation, les applaudissements, les cris des spectateurs présents au Stade de France le 12 juillet 1998, lorsque l'arbitre a sifflé pour mettre fin au match des Bleus victorieux contre le Brésil : pour la première fois, la France était champion du monde ! C'est ça, une ovation ! Ce fut une grande clameur et une grande allégresse... Mais... il y a un « mais »... Il s'agit d'une joie de ce monde et donc une joie éphémère, passagère. Elle laisse généralement la place au vide. Dans l'annonce à Marie, au contraire, il est question d'un événement qui concerne la Vie éternelle, le Bonheur éternel. Combien plus sera grande cette joie messianique qui s'y réfère et à laquelle l'Ange nous invite ? Comment ne pas faire le lien avec la joie d'Abraham. De lui, Jésus dira : « *Abraham, votre père, exulta à la pensée qu'il verrait mon jour. Il l'a vu et fut dans la joie.* » (Jn 8, 56) À celui-ci, en dépit de la stérilité de sa femme Sara, Dieu avait promis une descendance innombrable : « *Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer* » et il lui dit : « *Telle sera ta postérité.* » (Gn 15, 5)

Oui, « *réjouis-toi* » toi aussi – cher frère, chère sœur – car Dieu est fidèle à notre histoire et à ce qu'il nous a promis. Nous ne sommes pas destinés à l'échec, ni au désespoir, ni encore moins au néant. Dieu nous a créés et appelés à un débordement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le cas extrême de recevoir « *en vain* » la grâce, c'est de la gâcher en vivant dans le péché. Or, si vivre en observant les commandements, c'est vivre dans la *grâce* de Dieu, vivre dans le péché, c'est vivre « dans la *disgrâce* de Dieu⁴¹ ». En d'autres termes, c'est le terrible risque de la mort éternelle. Si, en effet, « la grâce de Dieu est le commencement de la gloire⁴² », cela va de soi que vivre dans la disgrâce de Dieu, c'est déjà « le début de l'enfer ». Oui, cher frère, chère sœur, vivre dans le péché mortel, c'est vivre en étant déjà mort et avec le risque de subir celle que l'Apocalypse appelle la « *seconde mort* » (Ap 20, 14), ce que le Catéchisme de l'Église catholique nomme « Enfer ». Bien sûr, Dieu est amour et miséricorde, « *Lui qui veut que tous les hommes soient sauvés* » (1 Tm 2, 4), mais l'homme reste libre de refuser cette miséricorde. Jésus l'appelle le « *péché contre l'Esprit Saint* ». Le Seigneur ne se lasse jamais de pardonner – nous rappelle le pape François dans son exhortation *La joie de l'Évangile*. Il est toujours prêt au pardon, quel que soit le péché commis, même dans les derniers instants de la vie, mais l'homme, de son côté, peut refuser ce pardon et se renfermer dans un orgueil invincible et coupable. C'est pourquoi la théologie parle de l'enfer comme d'une hypothèse réelle et le Catéchisme de l'Église catholique le définit comme une « auto-exclusion⁴³ » de la part de l'homme, car Dieu n'a élu personne à la damnation.

Le fait que beaucoup d'hommes et de femmes d'aujourd'hui vivent en dehors du plan de Dieu, et souvent en révolte explicite contre Lui, est une réalité qui doit déchirer le cœur de tout vrai croyant. Je pense spontanément à saint Dominique. Quand il opérait dans le Sud de la France, en pleine hérésie cathare, il s'adressait à Dieu en le suppliant : « Mon Dieu, mon Dieu, qu'en sera-t-il des pécheurs ? » Et cela pendant des heures dans

la nuit. Oh ! mon Dieu ! Fais que nous ne gâchions pas ta miséricorde !

Devant ce don de la grâce, nous ne pouvons pas nous limiter à cette juste crainte, car il ne s'agit pas de ne pas gâcher la grâce, mais de la faire grandir et de la faire fructifier. Saint Paul invitait son disciple Timothée :

« Ne néglige pas le don spirituel qui est en toi [...]. Sois-y tout entier, afin que tes progrès soient manifestes à tous. Veille sur ta personne et sur ton enseignement ; persévère en ces dispositions. Agissant ainsi, tu te sauveras, toi et ceux qui t'écoutent. » (1 Tm 4, 14)

Et encore il exhorte chaudement les Corinthiens :

« Ainsi donc, mes frères bien-aimés, montrez-vous fermes, inébranlables, toujours en progrès dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre labeur n'est pas vain dans le Seigneur. » (1 Co 15, 58)

SE RÉJOUIR DE LA GRÂCE

Voilà, chers frères et sœurs, où nous a conduit la méditation sur le terme « *pleine de grâce* ». Car Marie est justement invitée par l'Ange à se réjouir en raison de la grâce et non tellement à craindre. Le but de cet ouvrage dédié à la Vierge Marie, comme je le disais dans l'introduction, est de tracer un chemin de sanctification sur les pas de Marie. Quel est le deuxième pas qu'il nous reste à faire au terme de ce deuxième chapitre ? Après l'invitation à la joie – *chaïre* –, le terme *Kecharitomene* nous en a donné la motivation : nous sommes invités à nous réjouir parce que, pour nous aussi, de même que pour Marie, au début de tout, il y a la miséricorde de Dieu. C'est par Lui – né de Marie – que la grâce a fait irruption dans notre histoire⁴⁴. Dans le Nouveau Testament, les deux mots grecs, *joie* et *grâce* (*chara* et *charis*), sont formés à partir de la même racine et ils se confondent presque. Nous en déduisons que la grâce est la motivation la plus profonde de notre joie.

Nous sommes appelés à en prendre conscience. Sans la grâce, nous ne pouvons pas atteindre la fin de notre existence : devenir pleinement ce que nous sommes, des êtres d'amour. Privé de sa dimension transcendante, l'homme est amputé dans son humanité. Il reste incomplet car il s'empêche de vivre dans un ordre infiniment supérieur qui est celui de la sainteté et de la grâce. La nature ne suffit pas pour atteindre la sanctification par nos seules forces humaines. Au contraire, en dépit de notre faiblesse, Dieu peut agir : « *Ma grâce te suffit – déclare-t-Il à saint Paul – car la puissance se déploie dans la faiblesse.* » (2 Co 12, 6) La première chose à faire, après avoir pris conscience de ce don de la grâce, est le devoir joyeux de rendre grâce, de bénir, de louer et de magnifier grandement celui qui est Grâce et qui nous la donne. C'est par ce don que nous pouvons sortir de la tristesse, de l'angoisse spirituelle, du non-sens de la vie au point que nous pouvons chanter avec le Psaume 23 : « *Oui, grâce et fidélité me pressent tous les jours de ma vie.* » (Ps 23, 6)

Vous me direz : oui, mais comment accueillir la grâce ? Ce sera au prochain chapitre de le dire.

3. « Bienheureuse celle qui a cru ! »

« *En ces jours-là, Marie partit et se rendit en hâte vers la région montagneuse, dans une vallée de Juda ! Elle entra chez Zacharie et salua Élisabeth. Et il advint, dès qu'Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, que l'enfant tressaillit dans son sein et Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint. Alors elle poussa un grand cri et dit : “Bénie es-tu entre les femmes, et béni le fruit de ton sein ! Et comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? Car, vois-tu, dès l'instant où ta salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein. Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui avait été dit de la part du Seigneur.”* » (Lc 1, 39-45)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

véritable révolution copernicienne sur le plan de la grâce. « Ce fut Luther qui découvrit ou plutôt redécouvrit que l'expression "*justice de Dieu*" ne désigne pas ici son châtement ou, pire encore, sa vengeance, à l'égard de l'homme, mais au contraire, elle désigne l'acte par lequel Dieu "rend l'homme juste"⁶². » « Lorsque je fis cette découverte – écrivait plus tard Luther –, je me sentis renaître et il me semblait que les portes du Paradis s'ouvraient toutes grandes pour moi. » (*Préf. Œuvres latines*, éd. Weimar, 54, p. 186)⁶³

Je précise que Luther n'a fait que rappeler ce que, bien avant lui, saint Augustin avait écrit : « La *justice de Dieu* est la justice grâce à laquelle, par sa grâce, il fait de nous des hommes justes⁶⁴. » En se référant à Dieu, Paul écrit : « *Afin d'être juste et de justifier celui qui se réclame de la foi en Jésus.* » (Rm 3, 26b) En définitive, l'Apôtre affirme que Dieu se révèle « juste en justifiant » celui qui professe sa foi en Jésus Christ. Dieu fait justice en faisant miséricorde à qui croit en Jésus Christ !

Nous sommes au cœur de la théologie paulinienne qui lui a valu tant de persécutions, non tellement de la part des païens que des juifs et des judaïsants⁶⁵. Dans toutes ses lettres, l'Apôtre proclame que l'homme ne sera jamais justifié par les œuvres de la Loi. Celle-ci, en effet, tout en étant une norme de conduite, a pour rôle paradoxal dans le plan divin, non pas d'effacer le péché, mais de le révéler à la conscience d'Israël et de tout homme pécheur. Il écrit :

« *Personne ne sera justifié devant lui par la pratique de la Loi : la Loi ne fait que donner la connaissance du péché.* » (Rm 3, 20)

C'est pourquoi Paul proclamera solennellement par la suite :

« *Si tes lèvres confessent que Jésus Christ est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé.* » (Rm 10, 9)

Ce n'est donc pas en raison de nos œuvres que nous sommes sauvés. C'est Dieu qui nous a offert sa miséricorde. Comment a-t-il procédé ?

Le Père a envoyé son Fils, Jésus-Christ, qui s'est offert pour nous comme « *instrument de propitiation par son propre sang moyennant la foi* » (Rm 3, 25). C'est Lui qui s'est fait « *péché* » (cf. 2 Co 5, 21) dans le sens qu'Il a tellement pris tous nos péchés sur Lui, qu'Il a été identifié au péché. Par conséquent, il s'est fait « *malédiction pour nous* » (Ga 3, 13) : il a pris sur Lui toute la malédiction qui nous était destinée à cause de nos péchés. C'est Lui qui a bu jusqu'au bout « *la coupe du vertige* » (Is 51, 22) qui doit être bue « *jusqu'à la lie* » par les pécheurs (Ps 75, 9). Le Christ a donc pris sur Lui la « *colère* » due à nos péchés, pour que la miséricorde de Dieu soit déversée gratuitement sur tout homme pécheur « *qui se réclame de la foi en Jésus* ».

Nous pouvons alors comprendre pourquoi l'Apôtre, au chapitre 8 de la lettre aux Romains (chapitre consacré à la vie dans l'Esprit), écrit : « *Il n'y a donc plus maintenant de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus.* » (Rm 8, 1) Afin que cette annonce soit comprise dans toute sa portée, prenons l'exemple d'un condamné à mort qui, dans sa cellule, vit constamment dans la terreur en pensant que, d'un moment à l'autre, il peut être exécuté. Imaginez qu'à l'improviste, la porte de la cellule s'ouvre et un garde entre et lui crie : « Grâce ! Grâce ! Le président de la République t'a gracié, tu es libre ! » Nous pouvons bien imaginer le bouleversement et la joie qui jaillissent du cœur de cet ex-condamné. C'est une véritable résurrection. Or, dans ce contexte, il est question d'échapper à une mort bien plus grave que la mort physique. Il s'agit d'échapper à la condamnation éternelle pour renaître à une vie nouvelle et éternelle, ce qui, nous le verrons, est totalement immérité.

Un autre aspect de la justification par la foi sur lequel l'Apôtre insiste est son absolue « gratuité » :

« À qui fournit un travail, on ne compte pas le salaire à titre gracieux : c'est un dû ; mais à qui, au lieu de travailler, croit en celui qui justifie l'impie, on compte sa foi comme justice. » (Rm 4, 4)

Paul revient de nombreuses fois sur la gratuité du salut. Aux Éphésiens, il écrira :

« C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas des œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier. » (Ep. 2, 8-9)

Oui, la grâce est apparue et elle nous est offerte gratuitement : il s'agit maintenant de l'accueillir par la foi. C'est en cela que réside la nouveauté du christianisme.

Il est bon de préciser que Paul ne fait que proposer à nouveau, argumenter et développer à la lumière de l'Esprit Saint les paroles de Jésus au début de son ministère public. Dans l'évangile de Marc, Jésus inaugure ainsi sa prédication : *« Les temps sont accomplis : le Règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile. »* (Mc 1, 15)⁶⁶ Jésus invite donc à la conversion, ce n'est pas une nouveauté en Israël : les prophètes jusqu'à Jean-Baptiste l'avaient fait avant lui, mais dans une autre perspective. Pour les prophètes, se convertir signifiait « revenir en arrière » (le verbe hébreu employé était généralement *shub* = *revenir*). Il s'agissait de *revenir* à une adhésion à la Loi de Moïse qu'on avait enfreinte, pour en pratiquer les œuvres⁶⁷. Dans cette conception de la conversion, il s'agit de changer de vie, de faire de bonnes œuvres pour obtenir le salut. Les œuvres, en définitive, seraient donc la condition du salut. Avec Jésus, nous assistons à un changement de signification du terme conversion (du moins au début de son ministère) : se convertir n'est plus tellement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vers le trois fois Saint et implorer qu'Il manifeste sa sainteté en nous. Qu'Il ne nous abandonne pas à notre péché, **qu'Il intervienne et montre sa sainteté en nous sanctifiant**. Ô Marie, notre mère, comme à Cana, intercède pour nous, car nous en avons grandement besoin pour être comme toi, humbles serviteurs et obéissants au Père. Alléluia ! Qu'il soit éternellement béni !

« *Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.* » (Lc 1, 50)

Que veut dire Marie ? Que Dieu est miséricordieux seulement envers quelques-uns ? Je ne le crois pas, car elle sait très bien que « la miséricorde du Seigneur est le moteur de l'histoire⁸⁴ », comme dirait le pape François. Dieu est miséricordieux envers tous, « *lui qui veut que tous les hommes soient sauvés* » (1 Tm 2, 4). Il en découle que le problème ne vient pas de Dieu, mais de la crainte qui pourrait faire défaut à une partie des hommes. À ce point-ci, une question s'impose : « Qu'est-ce que la crainte ? » Je le dis d'emblée : elle n'a rien à voir avec la peur que tout homme peut ressentir en face des calamités de la nature, des attaques de l'ennemi ou de tout autre phénomène inhabituel et terrifiant. Dans ce verset, il n'est donc pas question de la peur de Dieu, mais d'une crainte religieuse qui comporte des modalités diverses et qui amène, peu à peu, à la maturité de la conception biblique de la crainte. Celle-ci est selon saint Anselme, le premier des sept dons du Saint-Esprit⁸⁵.

Sans prétendre être exhaustif dans ce petit commentaire, la crainte de Dieu peut être une sorte de « terreur sacrée » que l'homme éprouve devant la grandeur et la majesté de Dieu, Tout-Puissant et Transcendant, qui se manifeste par des signes grandioses et redoutables : c'est la crainte d'Israël à l'occasion de la théophanie du Sinaï (cf. Ex. 20, 18s), ou bien des foules lors

des miracles opérés par Jésus ou ses apôtres (Mc 6, 51p ; Lc 7, 16 ; Ac 2, 43). La crainte peut être aussi le sentiment que l'homme peut éprouver devant la perspective des châtiments divins. Elle est définie comme « servile » et n'est donc pas parfaite car – éviter la peine étant son motif principal – elle ne change pas la volonté mauvaise. Toutefois, bien qu'imparfaite, beaucoup de saints invitent à ne pas la mépriser, car elle est un premier pas qui aide le pécheur à éviter le risque de l'enfer.

En même temps, il est bon de le remarquer : Dieu, en se manifestant aux hommes, ne veut évidemment pas les terroriser. La Bible est remplie d'exhortations telles que : « *Ne crains pas !* » (Jg 6, 23 ; Is 41, 10, 13s ; 43, 1.5 ; etc.) Surtout quand le Seigneur donne une mission difficile aux prophètes, il les rassure : ils seront en butte à la contradiction, mais ils ne doivent pas craindre (Jr 1, 8 ; Ez 2, 6). Aux apôtres bientôt confrontés à la persécution, Jésus redit de ne même pas craindre ceux qui tuent le corps (Mt 10, 26-31). En fait, Il sera toujours avec eux et pourvoira en toute chose. Ces paroles rassurantes produisent un sentiment de confiance en Dieu qui équilibre le sentiment de crainte dont je viens de parler. La route est ouverte vers une conception de la crainte plus mûre qui n'est pas « peur de Dieu », mais « peur de s'éloigner de sa volonté ». Lui, qui est Amour, ne veut que notre bien et notre bonheur.

Nous arrivons à la crainte que l'on pourrait définir comme « initiale » car elle est celle des débutants dans la foi : « *La crainte du Seigneur : principe de la Sagesse* » (Pr 9, 10), écrit l'auteur des Proverbes. Cette crainte peut déjà être considérée comme un don de l'Esprit Saint, mais elle n'est pas encore au sommet de la perfection. En effet, cette crainte des commençants déjà positive, la charité parfaite l'évince. Saint Jean écrit :

« *Il n'y a pas de crainte dans l'amour, au contraire le parfait amour bannit la crainte, car la crainte implique un châtiment et celui qui craint*

n'est point parvenu à la perfection de l'amour. » (1 Jn 4, 18)

Nous sommes enfin parvenus à la crainte « filiale » qui est la perfection de ce premier des sept dons du Saint-Esprit. Saint Bonaventure affirme que « l'âme remplie d'une telle crainte se laisse conduire sans résistance par les inspirations de l'Esprit Saint ; elle se soumet entièrement à lui et ne se refuse à aucun de ses désirs, selon qu'il est possible en cette vie. C'est pourquoi Gilbert de la Porrée nous dit : "Où tendent, si ce n'est à l'amour, les efforts de cette crainte filiale, qui déjà ne connaît plus les actes de la crainte et a presque cessé d'en mériter le nom ?" La charité s'unit parfaitement et d'une manière indivisible une telle crainte⁸⁶. »

C'est à cette crainte transformée en amour et qui ne garde que le positif de la crainte que Marie se réfère quand elle chante son Magnificat. L'amour d'Adonai offert gratuitement à tous a été accueilli par des hommes qui, en réponse à un tel amour, ne s'éloigneraient jamais de la volonté de Celui qui les a tant aimés... et Dieu peut continuer à opérer ses prodiges.

« Déployant la force de son bras, il disperse les superbes. »

Encore une fois, la référence au Dieu de l'Exode est évidente. Il s'agit de celui qui « à main forte et à bras étendu » (Dt 4, 34) a accompli toutes sortes de prodiges et de miracles pour libérer Israël de l'emprise de Pharaon. Marie chante la grandeur de la puissance et de la miséricorde de Dieu. « Elle sait – et elle le dit – que dans l'histoire pèsent la violence des puissants, l'orgueil des riches, l'arrogance des superbes. Malgré tout cela, Marie croit et proclame que Dieu ne laisse pas seuls ses enfants, humbles et pauvres, mais qu'il les secourt avec miséricorde, rapidement, car il renverse les puissants de leurs trônes et perd les orgueilleux dans les chemins tortueux de leur cœur. Telle est la foi de notre Mère, telle est la foi de Marie⁸⁷ ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais quelle joie, quelle paix émanent de ce nourrisson ! Les bergers en débordent, au point qu'ils ne peuvent se taire :

« Ayant vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant ; et tous ceux qui les entendirent furent étonnés de ce que leur disaient les bergers. » (Lc 2, 17-18)

Les bergers deviennent des annonciateurs. Combien de fois avons-nous reçu des annonces et des signes tellement grands de la présence de Dieu, de sa joie, de sa providence ? Oui, combien de fois ? Et combien de fois le doute a repris le dessus, entraînant avec lui une vie chrétienne médiocre pactisant avec l'esprit du monde, sans paix, sans joie. Pour avancer avec cette joie divine, il est nécessaire de faire mémoire des passages de Dieu en imitant l'attitude de Marie :

« Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur. » (Lc 2, 19) Marie écoute la Parole et garde dans son cœur tout ce qui se passe. Dieu, comme je l'ai déjà affirmé, se révèle par « des événements et des paroles intimement unis entre eux⁹⁸ ». C'est l'Esprit qui ouvre notre cœur à l'intelligence de la Parole et fait voir le lien entre Elle et les événements que Dieu opère ou permet pour ouvrir devant nous le chemin de salut, de vie et de fécondité qu'il a préparé pour chacun.

« Puis les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, suivant ce qui leur avait été dit. » (Lc 2, 20)

Quand on a rencontré Dieu, notre cœur guéri, pardonné, élevé, est rempli de gratitude et de ce cœur ne peuvent que jaillirent la louange et la glorification de Dieu ! À la différence de Luc, Matthieu rapporte la visite des mages venus d'Orient. Eux aussi *« se réjouirent d'une très grande joie. Entrant alors dans le logis, ils virent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage » (Mt 2, 10-11a)*. Bien sûr, ils ont

interprété la volonté divine en lisant les étoiles. Aujourd'hui, cela fait penser à tous nos contemporains qui lisent des livres d'astrologie, mais aussi à tous ceux qui finissent par être attirés par les sciences occultes, le spiritisme, etc. qui ouvrent de véritables portes aux démons. Mais nous sommes là dans un autre cadre. Les Mages étaient plutôt des chercheurs de la Vérité, de Dieu, et aussi le symbole des païens, des non-juifs (de la plupart d'entre nous, donc) à qui le Seigneur va aussi offrir le salut et son Royaume, de même qu'à Israël⁹⁹.

Cher lecteur, chère lectrice, je t'invite à rester quelques minutes en silence devant la crèche pour que l'Esprit parle à ton cœur.

Les controverses christologiques des premiers siècles

Qui est ce petit que nous venons de contempler et dont il est dit qu'il est le « *Fils du Très-Haut* » (Lc 1, 32) et le « *Sauveur, qui est le Christ Seigneur* » (Lc 2, 11) ? Et qui est cette femme qui l'a mis au monde ? Pour nous, chrétiens catholiques, orthodoxes et protestants, c'est clair : cet enfant est le Fils de Dieu, Dieu lui-même, car « *le Verbe s'est fait chair* » (Jn 1, 14), écrit saint Jean. Dans sa première lettre, il affirme aussi : « *C'est Dieu qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime de propitiation pour nos péchés.* » (1 Jn 4, 10) Et encore : « *Celui-là est apparu pour ôter les péchés.* » (1 Jn 3, 5) Et cette femme, la « *pleine de grâce* » de qui cet enfant est né, est Marie, la Mère de Dieu. Ces vérités n'ont pas toujours été évidentes. J'en profite pour parler de façon succincte et compréhensible, j'espère, des controverses christologiques des premiers siècles de l'Église.

Dès le début de l'Église déjà, de graves questions se posaient par rapport à la personne et à l'identité de Jésus. Les juifs étaient littéralement scandalisés de la prétention chrétienne à considérer Jésus non seulement comme Messie, mais aussi

comme Fils de Dieu et Dieu. Cela allait contre le monothéisme rigide professé par la Thora et les Prophètes. D'autres contestations sont nées lorsque le message chrétien a dû se confronter à la culture gréco-helléniste. Il s'agissait d'exposer la révélation chrétienne avec des termes et des catégories de la philosophie grecque et, donc, selon une culture différente de la culture biblique. En soi, cela était tout-à-fait légitime et possible pourvu que l'on reste fidèle à la donnée révélée. Malheureusement, dans la tentative d'opérer cette « inculturation » entre l'annonce chrétienne et la philosophie grecque, le risque de « corrompre » le message biblique a été très fort. Les gnostiques soulevaient deux objections à la possibilité de l'Incarnation : a) la première d'ordre « métaphysique ». Selon eux, il y a un dualisme inconciliable entre l'Absolu, entité positive, mais non pas créatrice, et la matière, totalement négative. Dieu, transcendant, immuable et impassible, ne peut pas se mêler avec le contingent, ni intervenir directement dans le monde matériel éphémère, muable et passible pour se mettre en relation avec l'homme¹⁰⁰ ; b) la deuxième d'ordre « éthique ». La gnose nie que le salut puisse venir « d'en haut », par un événement extérieur comme la mort du Christ (et sa Résurrection) et non par la pratique d'une vie vertueuse, par un effort humain qui ne présuppose pas du tout la grâce.

Cette mentalité helléniste a inévitablement préparé le terrain à l'hérésie. En effet, s'il n'y a pas de possibilité de communication entre la divinité et le monde, il s'en suit que l'Incarnation est inconcevable. C'est pourquoi on est tenté de nier soit la réelle divinité, soit la réelle humanité¹⁰¹. Le docétisme (du verbe *dokein*, « apparaître »), par exemple, parlait d'Incarnation « apparente » et non pas d'une véritable

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et encore : l'Exode dit que Dieu ouvrit la mer Rouge pour faire passer Israël, mais, une fois que le peuple fut passé, Dieu fit refluer les eaux de la mer pour recouvrir Pharaon et tous les Égyptiens qui y étaient entrés à la poursuite du peuple élu. L'auteur précise qu'« *il n'en resta pas un seul* » (Ex 14, 28). Et Israël put jubiler et chanter l'Hymne de victoire : « *Je chante pour le Seigneur car il a jeté à la mer cheval et cavalier.* » (Ex 15, 1)

Oui, nous serons tentés, mais nous pourrons gagner car « *Dieu est fidèle – écrit saint Paul – et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais avec la tentation, il vous donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter* » (1 Co 10, 13). Il est vrai que le démon va nous tenter, mais avec la prière et l'invocation du nom de Jésus et de l'Immaculée, Dieu, « *le Dieu de la paix écrasera bien vite Satan sous vos pieds* » (Rm 16, 20). Dieu est vainqueur ! Il est toujours bon de se le rappeler !

Cela étant dit, il est sage de se poser les questions suivantes : quelles sont mes tentations ? Quels sont les lieux, les occasions, les domaines où le Mauvais m'attaque de préférence ? Suis-je conscient(e) de mes failles, là où je suis le plus fragile ? Et encore : suis-je complice de la tentation ? Par exemple, sans me préoccuper d'éviter des occasions de tentations, sans éviter des relations à risque ? Il est bien de demander à l'Esprit Saint qu'il m'éclaire à ce propos.

La Sainte Famille est donc en Égypte. Nous n'avons aucun document à ce propos. Généralement, dans les commentaires, on s'attarde – et à raison – sur l'événement du massacre des Innocents. Sans vouloir oublier et minimiser l'assassinat de ces petits martyrs et les larmes inconsolables de leurs mères, j'aimerais aussi réfléchir sur le sens de cette fuite. Bien sûr, tous les commentaires soutiennent que Jésus y va pour être solidaire

avec son peuple qui, en Égypte, resta esclave pendant 430 ans. Cependant, entrons dans les détails : cette fuite représentait pour la Sainte Famille un voyage plein de dangers et de sacrifices avec de multiples questions : comment se procurer de la nourriture ? Où aller ? Comment s'organiser ? Marie se laissa faire, conduire et protéger par Joseph. Imaginons la suite. Arrivés en Égypte, il a fallu apprendre une autre langue. Sans doute, Joseph a même dû en quelque sorte réapprendre son métier, car en Égypte les maisons, les meubles, les outils étaient fabriqués différemment qu'en Israël. Il faut être très concret. Ils ont connu nécessairement des difficultés... mais Dieu a pourvu en toute circonstance.

Il en est de même pour nous. Après la joie du début de la conversion, il faut le savoir : le chemin de la sainteté n'est pas toujours aisé. Comme Marie et Joseph, nous serons confrontés à de nombreuses difficultés, contrariétés et obstacles. Mais il est bon aussi de se rappeler aussi que Dieu pourvoit en toute situation et qu'il est un Père Tout-Puissant dans l'amour. Il ne nous abandonnera jamais.

¹³ C'est le texte cité par les évangélistes à l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem (cf. Mt 21, 5 ; Jn 12, 15).

¹⁴ Cf. aussi Zc 2, 14 et Lm 4, 21.

¹⁵ SOPHRONE, *Or. II, in Annunt.*, 17 (PG 87/3, 3236 D).

¹⁶ Il s'agit d'une hymne célèbre grecque en l'honneur de la Mère de Dieu attribuée à Romanos le Mélode (VI^e-VII^e siècle). Elle célèbre les mystères de l'Incarnation et de la maternité virginale de Marie en douze chants (PG 92, 1335-1348).

¹⁷ Probablement parce que les Pères latins suivaient la traduction latine « *Ave Maria* » de saint Jérôme.

¹⁸ Cf. Jn 15, 11 ; 16, 24 ; 17, 13.

¹⁹. *Evangelii Gaudium* est le premier grand texte personnel du Pape François, l'autre texte, *Lumen fidei*, ayant été écrit en collaboration avec Benoît XVI.

²⁰ PAPE FRANÇOIS, *EG*, n° 1.

²¹ BX PAUL VI, Exhortation apostolique *Gaudete in Domino* (9 mai 1975), n. 22 : AAS 67 (1975), 297. PAPE FRANÇOIS, *EG*, n° 3.

²² C'est une peur qui n'a rien à voir avec la « crainte », un des sept dons du Saint-Esprit.

²³ Cf. 3^e dimanche de l'Avent (C).

²⁴ Sur l'abondante et grande variété d'interprétation de cette expression dans les Pères de l'Église, cf. la note n° 21 de la Lettre encyclique *La Mère du Rédempteur (Redemptoris Mater)* (dorénavant *RM*) de saint Jean-Paul II.

²⁵ De la même racine *charis* viennent aussi les mots « cher » et « charité ».

²⁶ Dans la Bible, nous avons plusieurs termes pour parler de la grâce : *hen* (la miséricorde de Dieu penchée sur la misère), *hesed* (sa fidélité généreuse), *emet* (solidité inébranlable aux engagements pris), *rahamim* (l'attachement de tout l'être à ceux qu'il aime), *sedeq* (justice inépuisable capable d'assurer aux hommes la plénitude de tous leurs droits et de combler toutes leurs aspirations).

²⁷ R. CANTALAMESSA, *op. cit.*, p. 24.

²⁸ R. CANTALAMESSA, *op. cit.*, p. 22.

²⁹. *Ibidem*, p. 24.

³⁰ « Marie est pleine de grâce – écrivait saint Jean Paul II – parce que l'Incarnation du verbe, l'union hypostatique du Fils de Dieu avec la nature humaine, se réalise et s'accomplit précisément en elle » *RM*, n° 9.

³¹. ST AUGUSTIN, *La prédestination des saints* 15, 30 (PL 44, 981) ; in *Lit. des Heures*, vol. III, éd. Cerf-Desclée De Brouwer-Mame ; p. 247-48.

³² Les deux Églises professent en fait la même foi tout en utilisant deux formulations différentes. L'Église orthodoxe met en relief surtout la présence en Marie de toutes les vertus et sa conséquente sainteté. L'Église catholique met davantage en exergue l'absence en elle de tout péché même originel (objet du dogme), tout en croyant à la parfaite sainteté de la Vierge pendant toute sa vie. J'approfondirai le sujet de la Conception immaculée de Marie dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la vie de Jésus : l'école de l'Évangile », affirmait le bienheureux Paul VI, pèlerin en Terre Sainte¹²¹.

« *Cependant, l'enfant grandissait, se fortifiait et se remplissait de sagesse* »

Dans ses premières années, ce sera Marie qui le sèvrera comme toute mère le fait avec son bébé. Elle et Joseph lui apprennent à vivre : à marcher, à manger, à parler. Jésus regarde sa maman cuisiner, faire le ménage. Il l'accompagne à la fontaine, au lavoir. Il l'observe moudre le grain et pétrir la farine pour en faire du pain. Il la surprend en prière... Dehors, les Romains dominant et organisent le monde ; des révoltes sont jugulées dans le sang, les chefs d'armées et les gouverneurs se succèdent à Jérusalem. Personne ne sait que le plus important parmi tous est ce petit qui se fortifie lentement et qui, grandissant, dévale les ruelles de Nazareth. Tout se fait peu à peu et dans la discrétion. Je me dis souvent : « Combien de nouveaux saints Dieu est-il en train de former en ces temps-ci où tout semble tomber en ruine ? » C'est certain : Dieu agit, à sa manière, de la meilleure des manières... Et Marie, l'épouse de l'Esprit, nous le verrons, y a toute sa part.

Joseph, son père « nourricier », est de plus en plus présent au fur et à mesure de la croissance de Jésus. Marie favorisera ce passage de Jésus de la mère au père, comme une saine pédagogie familiale l'exige. Joseph lui apprend des jeux qu'ils feront ensemble et que Jésus fera aussi avec ses amis. Il lui donne des conseils, l'initie à son métier de charpentier. Plus tard, il l'amènera avec lui sur les chantiers, à Capharnaüm et à Tibériade, dans les bâtiments, au milieu de la foule et des étrangers. Il lui apprend aussi à prier, à observer le Shabbat, l'amène à la synagogue.

Voilà la première partie de la vie « cachée » de Jésus, de Marie et de Joseph. C'est une vie laborieuse, mais simple, rien qui frappe aux yeux des hommes, mais très significative et pleine aux yeux de Dieu car tout est ordonné à l'accomplissement de sa volonté. Il s'agit d'une sanctification dans l'amour jusqu'aux moindres détails du quotidien. C'est en menant cette vie aux côtés de Marie et de Joseph que Jésus « *grandissait, se fortifiait et se remplissait de sagesse* ». Après l'épisode du Temple, il est dit pareillement : « *Quant à Jésus, il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes.* » (Lc 2, 52)

Voilà le but de la vie cachée : l'homme nouveau, reçu dans le baptême, est appelé à « grandir » et à « se fortifier » « *en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes* ».

L'ÉCOLE DE NAZARETH

Jésus reste longtemps à l'école de Marie et de Joseph. « Ici, à cette école – disait le bienheureux Paul VI – on comprend la nécessité d'avoir une discipline spirituelle, si l'on veut suivre l'enseignement de l'Évangile et devenir disciple du Christ. Oh ! comme nous voudrions redevenir enfant et nous remettre à cette humble et sublime école de Nazareth, comme nous voudrions près de Marie recommencer à acquérir la vraie science de la vie et la sagesse supérieure des vérités divines¹²² ! » C'est en effet à cette école que nous sommes aussi appelés à croître « *en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes* ». Comme je l'ai dit précédemment, il s'agit de grandir dans les vertus humaines et théologiques (foi, espérance et charité), dans les sept dons du Saint-Esprit et dans les charismes. Le but est double : a) nous laisser progressivement transformer intérieurement dans le Christ ; b) bâtir l'Église. Il s'agit donc de faire les œuvres d'amour pour accomplir notre

mission en réponse à la grâce de Dieu reçue gratuitement par la foi.

Pour atteindre ce but, il est bon de regarder les moyens que Marie et la Sainte Famille ont pris. Le bienheureux Paul VI les suggère : a) le silence, b) l'écoute de la Parole, c) l'amour de la famille, d) l'amour du travail. Approfondissons chacun de ces aspects pour notre chemin de sanctification.

L'amour du silence

Le silence, loin d'être une fin en lui-même, est une condition indispensable favorisant l'écoute constante de la Parole de Dieu et les motions du Saint-Esprit. Il s'agit, donc, d'un silence habité. Il s'agit d'être présent à la Présence (de Dieu, évidemment). « *Écoute, Israël !...* » (Dt 6, 4), il ne faut pas l'oublier, est le premier véritable commandement, mais, comment l'observer sans le silence ? La télé, internet, les chaînes hi-fi, les téléphones portables, etc. sont de merveilleuses conquêtes de l'intelligence de l'homme et ils peuvent, bien sûr, nous être d'une grande aide pour notre croissance humaine, spirituelle et en vue aussi de la Nouvelle Évangélisation. Il y a tout de même une seule et irremplaçable condition : ne pas les idolâtrer en s'en rendant esclave. Autrement, notre écoute risque d'être complètement « polluée », notre vie spirituelle anémiée, aboutissant à ce que j'ai précédemment appelé les « avortements de la grâce ». La réalité n'est certainement pas « rose » : les acouphènes se multiplient, surtout chez les jeunes, à cause de traumatismes acoustiques liés à l'écoute de musique à très fort volume. Internet a depuis longtemps remplacé la télévision. Une jeune fille « catho », pourtant assez motivée, me disait qu'elle regardait jusqu'à plusieurs films par jour. Un autre avait contracté des liens sataniques à force de regarder, chaque soir, des films d'horreur sur son ordinateur : il lui a fallu se rendre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en son sein. Sans idéaliser, en nous rappelant que la Sainte Famille est un modèle de vie chrétienne pour chaque famille de ce monde, et compte tenu du peu de place que j'ai à disposition pour développer le sujet, j'aimerais parler brièvement de l'identité de la femme, de l'homme et de leur relation aux enfants.

La vocation de l'homme et de la femme : enfants du Père, époux et parents

Il est intéressant de constater que femme en hébreu se dit *nekeva*, à savoir « creux », « réceptacle ». À la différence de l'homme qui est plus tourné vers le « faire », la femme est fondamentalement « accueil » et son corps aussi le montre. Cela lui donne une attitude profondément spirituelle : se laisser aimer ; ce qui la dispose de façon privilégiée à entrer dans l'intimité avec le Seigneur. C'est une évidence : la femme est plus spirituelle que l'homme et elles sont innombrables, les conversions d'un mari que Dieu opère à travers sa femme. En général, elle est humainement plus intuitive que l'homme et, dans le plan de la grâce, étant plus tournée vers l'intérieur que celui-ci, elle peut entrevoir avant l'homme les desseins du Saint-Esprit.

Du fait qu'elle est essentiellement accueil, la femme a besoin « d'être aimée ». Bien sûr, tous, hommes et femmes, nous avons ce besoin. Chacun d'entre nous, en effet, est marqué par deux désirs fondamentaux : le désir d'être aimé (qui est premier) et le désir d'aimer (qui est second). D'ailleurs, nous ne pouvons pas aimer si d'abord nous n'avons pas reçu d'amour. Pourtant, chez la femme, ce désir d'être aimée est plus prononcé que chez l'homme : en fait, elle n'a pas seulement besoin d'être aimée, mais d'être préférée, reconnue et admirée. Ce n'est pas une connotation forcément négative. En effet, chaque femme porte

en elle, dans son corps, dans son âme et son esprit, comme un sceau : la nostalgie du premier émerveillement d'Adam vis-à-vis d'Ève quand Dieu la lui présenta : « *Alors celui-ci s'écria : "Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair !"* » (Gn 2, 23.) À vrai dire, ce n'est pas le verbe « s'écrier » que l'auteur de la Genèse utilise, mais le verbe « jubiler ». Celui d'Adam fut une véritable « jubilation », comme s'il disait : « Qu'elle est belle ! »

Cet émerveillement d'Adam fait que le regard posé par l'homme sur la femme la rend pleinement femme et épouse. Une femme a donc besoin d'être aimée, et surtout que son mari le lui montre. Il y a pourtant un danger : elle peut vivre dans l'attente d'être comblée par son conjoint et, tôt ou tard, en venir à une inévitable déception car Dieu seul peut combler le cœur de tout homme et toute femme. Combien de fois ai-je entendu dire : « Si j'avais su qu'il était ainsi, je ne l'aurais pas épousé ! » Et cela même quelques mois après le voyage de noces. En réalité, dans la plupart des cas, le mari, tout en n'étant pas un saint, n'est pas non plus pire que tant d'autres, mais... sans s'en apercevoir, elle l'a idolâtré et lui a demandé la vie ; en réalité, elle en a fait le Dieu de sa vie... Le problème est que lui ne peut répondre à ses attentes, car Dieu, il ne l'est pas ! Dans cette situation, la femme a tendance à se tourner vers ses enfants pour leur demander l'amour que son mari ne lui donne pas. Le risque alors est d'établir avec eux une relation fusionnelle, surtout envers les garçons. Au lieu d'être dans le don, elle peut tomber alors dans la possessivité, qui est le contraire de l'amour. Si cela se vérifie, il faudra s'attendre à des disputes avec la future belle-fille, qui lui enlève son « petit ».

Mais il y a deux autres scénarios avec deux attitudes opposées : la femme peut osciller entre la « dépendance aliénante », en se laissant écraser par son mari (ce qui l'empêche

de grandir véritablement dans l'amour et dans son être de femme) et l'« indépendance » typique du féminisme. Elle essaiera alors de se réaliser en se débrouillant toute seule dans le travail, voire la carrière.

L'homme, de son côté, ressent le besoin de s'émerveiller devant sa femme : il a le désir de la femme idéale. Il reste en lui la nostalgie de l'émerveillement d'Adam devant Ève, qui devait avoir une beauté particulière à l'époque, surtout du fait qu'il n'y avait pas encore le péché originel. Quand son épouse n'est pas « à la hauteur », il n'est pas rare qu'il le lui montre, ce qui est très blessant pour elle. Il est évident alors que des incompréhensions naissent et que des tensions peuvent s'installer. Lui, aussi, dans son désir de s'émerveiller de sa femme, lui a demandé plus qu'elle ne peut lui donner. Déçu, il se jette encore plus dans son travail et dans le « faire » : l'entreprise, internet, les activités-loisirs peuvent alors l'occuper de façon démesurée.

Ces deux attentes de la femme et de l'homme sont légitimes et, dans une certaine mesure, peuvent être satisfaites. Mais il est nécessaire que la nature soit élevée par la grâce. En d'autres termes : il faut que Dieu soit là. À vrai dire, Dieu est toujours présent ! Encore faut-il l'accueillir dans sa vie de couple. Il va de soi que, pour sortir de l'impasse, il est incontournable, oserais-je dire, que l'homme et la femme, comme Marie et Joseph, se tournent vers Dieu, lui permettent de rétablir leur relation filiale en accueillant l'amour du Père et grandir, enfin, dans la sainteté de vie, leur premier but, pour entrer toujours plus dans leur véritable mission : être de saints époux qui s'aiment « *comme je vous ai aimés* » (Jn 13, 34), dit Jésus, et des parents qui s'occupent de leurs enfants. Tout cela les ouvre toujours plus à faire l'expérience des merveilles que Dieu veut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Toutefois, la formulation de Matthieu est moins « frontale » que celle de Luc et nous, experts en matière de mensonge à nous-mêmes, pouvons la nuancer et l'esquiver. En demeurant dans le domaine des relations affectives : combien trouve-t-on de confusion et d'ambiguïtés ! Quand un garçon dit à une fille (ou vice-versa) : « Si tu m'aimes, il faut que tu couches avec moi ! » Qui doit-on aimer ? Dieu ou le copain ? Dans ce contexte, il est question d'aimer Dieu et de « haïr » par conséquent le copain ou bien de haïr Dieu et d'aimer charnellement (et donc faussement) son propre copain. Il n'y a pas d'autre choix possible ! Jésus dirait encore : « *Qui ne hait pas son fiancé (pour l'aimer en Dieu, bien sûr !), il ne peut être mon disciple.* »

Quand donc Luc utilise le verbe « haïr », c'est « frontal » et décapant. Nous sommes obligés de nous poser sérieusement la question : « Puisque le but de la vie est le Royaume de Dieu, comment je vis mes relations affectives ? » Il faut se mettre en vérité, car autrement, Dieu nous l'affirme avec netteté : « Tu ne peux pas être mon disciple ! » Que dire encore d'une « mère poule » qui fusionne avec ses enfants en les empêchant de grandir sainement (exemple que j'avais déjà évoqué précédemment) ? Non ! Non ! Il ne faut pas se méprendre : ce n'est pas de l'amour oblatif, mais de la pure (plutôt « impure ») possessivité. Et j'ai vu plusieurs couples se briser à cause d'une « maman » qui s'interposait trop souvent entre « son petit » et sa belle-fille ! Bien entendu, la miséricorde est offerte à tous, mais... soyons en vérité ! Et encore : quand des parents s'opposent à la vocation de leur enfant, pouvons-nous dire qu'ils l'aiment véritablement ? Et Jésus dirait : « *Qui ne hait pas son fils, ne peut être mon disciple !* » (Pour l'aimer en Dieu, bien sûr !) Clément d'Alexandrie en arrive à dire à propos de Lc 14, 26 :

« Si votre père était impie, ou votre fils, votre frère, et gênait les progrès de votre foi et vous barrait le chemin de l'éternité, ne vivez pas auprès de lui, brisez votre bonne entente, rompez la famille de chair. »

Et il conclut : « *Haïssez-la en esprit*¹⁴⁷. » Ce sont des paroles tranchantes, mais claires. Il s'agit, bien sûr, d'une « haine spirituelle » et non « charnelle ». La première est évangélique, l'autre est contraire au commandement de l'amour : il ne faut surtout pas se tromper¹⁴⁸.

En méditant sur les mots que Jésus adresse à Marie au Temple, nous sommes donc parvenus à réaliser comment les relations affectives désordonnées, et donc idolâtres, peuvent nous empêcher de « croître » dans la vie dans l'Esprit. Mais bien d'autres domaines sont concernés. C'est pourquoi, chère sœur, cher frère, encore une fois, je te pose la question : quelle est ta relation à l'affectivité, au travail, à l'Argent, à internet, aux autres biens matériels, aux loisirs (par exemple aux jeux vidéo) ? Dieu est-il véritablement à la première place ?

Vous pourriez me poser la question : pourquoi Dieu doit-il être forcément le premier, voire le seul Dieu de ma vie ? Continuons la lecture et le commentaire de Lc 14, 28-32 :

« Qui de vous en effet, s'il veut bâtir une tour, ne commence par s'asseoir pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi aller jusqu'au bout ? De peur que, s'il pose les fondations et ne peut achever, tous ceux qui le verront ne se mettent à se moquer de lui en disant : "Voilà l'homme qui a commencé de bâtir et il n'a pu achever !" ou encore quel est le roi qui, partant faire la guerre à un autre roi, ne commencera par s'asseoir pour examiner s'il est capable, avec dix mille hommes, de se porter à la rencontre de celui qui marche contre lui avec vingt mille ? Sinon, alors que l'autre est encore loin, il lui envoie une ambassade pour demander la paix. » (14, 28-32)

Par ces deux petites paraboles, Luc nous invite à nous « asseoir » « pour calculer la dépense » et « pour examiner ». En quelques mots : si quelqu'un veut bâtir une tour¹⁴⁹, il est bon

qu'il s'assoie pour « *calculer* » s'il a de quoi aller jusqu'au bout de la construction. Il en est pareil d'un roi qui envisage d'aller faire la guerre contre un autre roi : il est sage, avant d'y aller, qu'il s'assoie pour « *examiner* » s'il est capable, avec dix mille hommes, de l'emporter contre l'autre roi qui dispose de vingt mille soldats. Sinon, il vaut mieux lui envoyer une ambassade pour demander la paix.

Que veut dire Jésus par-là ? Tout simplement : si tu veux être mon disciple, il n'est pas seulement question de commencer, mais d'aller « jusqu'au bout » de l'entreprise, autrement les gens se moqueront de toi ou bien tu aboutiras à une défaite honteuse. Concrètement, tu te dis chrétien et tu as annoncé avec beaucoup d'enthousiasme le Christ à un de tes collègues de travail qui n'est pas croyant. Or, il arrive que tu te disputes avec ton frère pour l'héritage, manifestant ainsi un clair attachement à l'argent. Ton collègue, qui s'interrogeait sur la foi après ton témoignage, vient à l'apprendre. Il te dira : « Vous les chrétiens, vous avez toujours Dieu à la bouche, mais en réalité, vous n'êtes que des beaux parleurs, car moi qui ne crois pas en Dieu, je ne suis pas entré en conflit avec mon frère à cause de l'argent, après la mort de mes parents. » Et il se moquera de toi. Ton ardeur apostolique deviendra alors un contre-témoignage : c'est la défaite honteuse !

Calcule, donc ! Concrètement, tu as fait une profession de foi par laquelle tu as été justifié par la grâce. Cependant, pour devenir saint et entrer dans la plénitude du Royaume, il est important que tu ailles jusqu'au bout de cette « croissance de la grâce » ! D'autres extraits de l'Évangile peuvent prolonger l'éclairage sur la signification d'« aller jusqu'au bout ».

Dans le cadre des discours de la dernière Cène, « *Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trente ans, Jésus n'a rien fait d'éclatant. Je ne sais pas si vous vous êtes déjà posé la question : pourquoi Jésus a-t-il choisi d'être d'abord un embryon, un fœtus, un bébé, un enfant, un ado, un jeune, un adulte pour se donner seulement après à l'évangélisation ? N'aurait-il pas pu s'incarner et apparaître à l'âge adulte pour se mettre de suite au travail ? Au contraire, Jésus a voulu prendre le temps d'être comme nous, se soumettre aux lois de la croissance pour grandir humainement et spirituellement en vue de la mission que le Père lui avait confiée afin de sauver tous les hommes. Lui qui était le Verbe et n'avait pas besoin de grandir en perfection, lui, la Parole de Dieu incarnée, a voulu se préparer à l'écoute de la Parole, en apprenant un métier dans l'obéissance à Joseph et à Marie. Je ne veux pas dire par là que la mission n'est pas urgente, mais il n'y a pas d'évangélisation sans sanctification et il n'y a pas de sanctification sans la vie cachée à Nazareth, sans une maturation humaine, sans l'entraînement à la gestion des difficultés de la vie et sans l'amour pour le travail (mais sans l'idolâtrer). Il n'y a pas encore de sanctification sans l'intériorité, sans l'écoute de la Parole de Dieu et les passages de conversion à faire pour donner pleinement les rênes de notre vie à l'Esprit Saint.

Qu'arrive-t-il dans un chemin de sanctification lorsqu'une personne – comme Marie à l'annonce de l'Ange – a prononcé un « *amen* » avec détermination et avec joie à l'annonce du kérygme ? Bien sûr, Dieu lui donne beaucoup de consolations sensibles qui lui font toucher le ciel du doigt. C'est un temps d'exultation : le disciple glorifie le Seigneur comme les bergers, il le loue et il lui rend grâce tout le temps car, comme Marie dans son Magnificat, il fait l'expérience de l'action et de la fidélité de Dieu dans son histoire concrète. À cette époque, le disciple présume avoir une foi mûre et il n'a qu'une envie : celle de convertir tout le monde. Tous ceux qui ont fait un sérieux

chemin de foi sont passés par là. Bien évidemment, ce néo-converti est encore plein d'incohérences, mais le Seigneur, sans trop se préoccuper de lui en faire prendre conscience, continue pour un temps à lui donner des grâces sensibles. C'est un peu comme une sorte de récompense à son « oui », mais plus encore pour l'encourager à poursuivre la route et ainsi le consolider dans la foi. Toute cette période – au-delà des phases d'alternance – est caractérisée par l'exultation, la jubilation, la louange. Ce temps se poursuit dans la vie cachée. Nazareth est la période de l'intimité avec Jésus, Marie, Joseph : le disciple, à l'école de la Sainte Famille, s'enracine toujours plus dans l'écoute de la Parole et dans l'observance des commandements. Jusqu'ici, nous pouvons dire que c'est un temps de joie plus ou moins sensible. Les premières purifications arrivent avec celle que je définis comme l'« étape du Temple ». C'est à ce moment que le disciple prend conscience de ses idoles, de ses attachements désordonnés. Les péchés qu'il commet ont une cause en amont : son cœur est encore partagé et Dieu n'est pas le premier ni le seul Dieu de sa vie. Ce « pauvre Dieu » (permettez-moi l'expression) doit partager le cœur de son disciple chéri avec bien d'autres faux dieux. L'émondage s'impose donc, car « *tout sarment qui porte du fruit – dit Jésus –, il l'émonde, pour qu'il porte encore plus de fruit* » (Jn 15, 2b).

La « chair » est tentée de se révolter car le « moi » veut tout régenter. Il a peur de laisser les rênes de sa vie à l'Esprit de Dieu et il veut rester avec ses acquis, même spirituels. Par la Parole et des événements bien précis (qu'ils soient bénis !), Dieu lui a fait comprendre que même s'il a fait de nombreux sacrifices pour Lui, beaucoup « d'œuvres pour Dieu », en réalité, à cause de ses idoles, une en particulier, ce disciple a beaucoup travaillé pour obtenir aussi des « bénéfices en retour » dont il a du mal à se

débarrasser. En effet, la vérité est que notre disciple a peur de lâcher prise et, s'il persiste dans la résistance, il risque de rester riche de ses vertus présumées en empêchant l'Esprit de Dieu de l'enrichir de « ses vertus à Lui » : la foi, l'espérance et la charité, pleinement développées par l'exercice de ses sept dons. L'action de l'Esprit à qui il « se livrerait » lui donnerait les ailes pour s'envoler dans les étapes supérieures de la vie spirituelle. Celles-ci atteintes, notre chrétien bien mûri serait véritablement embrasé du feu de l'amour pour rayonner puissamment autour de lui... Encore faut-il que ce passage se fasse : c'est incontournable ! Pour le faire, ou du moins pour qu'il lui soit donné de le faire, il est normal qu'il vive des temps de lutte, de combat. La louange devient un « sacrifice de louange », car elle devient plus dépouillée et il est important d'endurer. La tentation de faire résistance à l'action de l'Esprit est là. Dieu, cependant, lui parle et l'exhorte à comprendre l'enjeu et à être docile. Le Psaume 32(31) en est un exemple magnifique :

« Je t'instruirai, je t'apprendrai la route à suivre, les yeux sur toi, je serai ton conseil. Ne sois pas comme le cheval ou le mulet qui ne comprend ni la rêne ni le frein : qu'on s'avance pour le dompter, rien à faire pour qu'il s'approche de toi ! » (Ps 32(31), 8-9.)

Si, toutefois, notre disciple en voie de maturation, garde comme Marie « *toutes ces choses en son cœur* » et s'appuie sur le Seigneur, il lui sera donné de faire ce passage dans cette deuxième partie de la « vie cachée¹⁵⁵ ». C'est dans cette période qu'il commence à dire un « oui » plus convaincu en sortant de son ambiguïté à condition qu'il demeure fidèle à l'écoute de la Parole de Dieu et à la pratique des sacrements. Détaché de son idole principale qui l'empêchait d'avancer, il acquiert une plus grande liberté intérieure. C'est la période où il commence à « se livrer à l'Esprit Saint ». Il est de plus en plus obéissant ; la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« SI QUELQU'UN VEUT VENIR À MA SUITE » (Mc 8, 34)

Après avoir parlé du cheminement de Marie dans la vie publique de Jésus, le moment est venu d'en tirer des conclusions pour nous-mêmes. C'est fort clair, du moins au niveau théorique : à la suite de Marie et de Jésus, nous aussi sommes appelés à vivre progressivement notre kénose, notre dépouillement. Ce dépouillement, à vrai dire, a déjà commencé dans la vie cachée après l'« étape du Temple », quand nous nous sommes interrogés sur nos idoles et avons fait le choix, mûri dans le temps, de nous en détacher, surtout du chef de file de celles-ci (l'argent ? tel ou tel autre bien matériel ? tel rôle ? etc.). Au terme de ce détachement, avec l'aide de l'Esprit Saint, nous avons récupéré une grande liberté, mais... pour en faire quoi ? Pour aller où, finalement ? Au jeune homme riche à qui Jésus avait dit de tout vendre pour le donner aux pauvres, il ajoute à la fin : « *Puis viens, suis-moi.* » (Mc 10, 21) À Pierre, après sa Résurrection, Jésus dira la même chose : « *Suis-moi.* » (Jn 21, 19) Et quand celui-ci s'enquiert de l'avenir de Jean, il lui répondra : « *Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi.* » (Jn 21, 22) Ne te soucie de rien, toi, pense à me suivre. C'est cela qui est important. Le Seigneur nous le demande à tous.

Nous allons voir qu'il est question de continuer notre kénose/dépouillement. Une fois que nous avons choisi le Christ, en effet, il nous faut, comme Marie, nous laisser faire par l'Esprit du Christ pour continuer à être purifiés ; ce qui nous permet de passer toujours plus de la nature à la grâce, de la chair à l'Esprit et d'aller jusqu'au bout du cheminement. En fait, derrière tel ou tel autre attachement désordonné¹⁶⁵, il y a toujours notre cher « moi » qui veut se servir de cette idole, de ce « veau d'or », pour se faire dieu à la place du vrai Dieu. En

effet, nous sommes beaucoup plus attachés à notre cher « moi » qu'à ce qui est « à moi ». La question réelle est donc la suivante : quel « fondement¹⁶⁶ » voulons-nous mettre à la base de notre vie ? Le Christ ou notre « moi » ? La question du « fondement » est vraiment très importante. Matthieu, dans le discours sur la montagne (cf. Mt 7, 24-27), parle d'un homme qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie, les torrents, les vents se sont déchaînés contre cette maison, mais elle ne s'est pas écroulée, car elle était bâtie sur le roc. Un autre homme, insensé, a bâti sa maison sur le sable. Quand la tempête est arrivée, elle s'est écroulée car elle était bâtie sur le sable. Eh bien ! le roc, nous l'avons compris, c'est le Christ ; le sable, ce sont nos idoles et, en définitive, notre « moi ». Il faut donc choisir entre notre « moi » et le Christ, car il en va de notre vie et de notre fécondité en vue du Royaume !

Probablement, du moins en théorie, nous voulons tous choisir le Christ, nous l'avons déjà choisi, d'ailleurs : le problème se pose quand il s'agit d'envisager les modalités concrètes et la « mesure » de ce choix. Jésus lui-même nous les indique. Après avoir admonesté Pierre en l'appelant « *Satan !* », car celui-ci voulait l'empêcher d'aller à sa Passion, Jésus expose les conditions pour le suivre :

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive ! Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera. Que sert donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? Et que peut donner l'homme en échange de sa propre vie ? » (Mc 8, 34-36.)

Selon ce texte, il est impossible de choisir le Christ sans se « renier » soi-même. Nous sommes alors confrontés à deux choix possibles : ou nous nous renions nous-mêmes pour choisir le Christ, ou bien nous renions le Christ pour nous choisir nous-

mêmes. Il est très significatif, d'ailleurs, que dans le Nouveau Testament, le verbe « renier » (*arnéomai*) en plus d'ici – où il est question du « reniement de soi » – est utilisé dans un autre contexte où il se réfère au « reniement à l'égard du Christ » : « *Celui qui m'aura renié devant les hommes...* » (Mt 10, 33) En écrivant aux Corinthiens, saint Paul affirme : « *La chair et le sang ne peuvent hériter du Royaume de Dieu, ni la corruption hériter de l'incorruptibilité.* » (1 Co 15, 50) Or, c'est l'Esprit qui donne la vie et non pas la « chair » (notre « moi »). Même là, saint Paul évoque deux seules possibilités : « *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez.* » (Rm 8, 13) Il s'agit donc de mourir à la chair pour revivre dans l'Esprit¹⁶⁷. Eh oui ! Il s'agit de véritablement mourir à nous-mêmes, à notre « moi ».

CROISSANCE PSYCHOLOGIQUE ET CROISSANCE SPIRITUELLE

Il est important, au point où nous en sommes, de clarifier quelques autres concepts, de façon simple et non exhaustive, à propos de la relation entre croissance psychologique et croissance spirituelle. Dans notre vie, nous connaissons trois types de croissance : a) *physique*, b) *psychologique* et c) *spirituelle*. La *croissance physique* commence avec la fécondation de l'ovule de la femme par le spermatozoïde de l'homme : nous avons une nouvelle créature humaine au stade de zygote. La croissance continue jusqu'à la naissance de l'enfant. Celui-ci grandit jusqu'à l'âge adulte, puis, en passant à travers le vieillissement, la mort et la corruption, à la fin des temps, ce corps deviendra un corps « glorieux » (« Je crois à la résurrection de la chair », dit le Credo). Abordons maintenant la *croissance psychologique*. Au fur et à mesure que nous grandissons, nous apprenons à faire face aux difficultés de la vie : les études, les examens, notre formation professionnelle,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

distance, fidèle et effacée ; b) Marie, comme tout Israélite pieux, se rendait chaque année à Jérusalem pour célébrer la Pâque ; c) enfin, « *or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère* ».

L'Écriture ne dit rien de précis en ce qui concerne l'attitude intérieure de Marie à la suite de son Fils qui se rend « *résolument* » à Jérusalem. Cependant, nous pouvons essayer de le découvrir par déduction en considérant l'attitude d'autres personnes que l'Esprit a conduites par le même chemin. Saint Paul est un exemple de quelqu'un qui, « *livré* » à l'action de l'Esprit, a suivi Jésus jusqu'au bout. À Milet, avant de se rendre à Jérusalem, l'apôtre fait appeler les anciens de l'Église d'Éphèse :

« Quand ils furent arrivés auprès de lui, il leur dit : Vous savez vous-mêmes de quelle façon, depuis le premier jour où j'ai mis les pieds en Asie, je n'ai cessé de me comporter avec vous, servant le Seigneur en toute humilité, dans les larmes et au milieu des épreuves que m'ont occasionnées les machinations des juifs. [...] Et maintenant, voici qu'“enchaîné par l'Esprit”, je me rends à Jérusalem, sans savoir ce qui m'y adviendra, sinon que, de ville en ville, l'Esprit Saint m'avertit que chaînes et tribulations m'attendent. Mais je n'attache aucun prix à ma propre vie, pourvu que je mène à bonne fin ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus : rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu. » (Ac 20, 18- 19. 22-24)

Vous voyez, l'Esprit « *enchaîne* » l'apôtre et le conduit vers Jérusalem où « *chaînes et tribulations* » l'attendent. Le Seigneur a mis en Paul un degré d'amour tel que, transformé toujours plus dans le Christ, l'apôtre est prêt à faire « *tout ce que l'Esprit veut* ». La nature peut se percevoir comme « *enchaînée par l'Esprit* », mais l'apôtre Lui ayant donné toute autorité, l'Esprit le mène vers le don le plus total de lui-même. C'est pourquoi Paul affirme :

« Mais je n'attache aucun prix à ma propre vie, pourvu que je mène à bonne fin ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus :

rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu. »

Notre apôtre reprend ensuite le chemin vers Jérusalem. Arrivé à Césarée, chez le diacre Philippe, un prophète nommé Agabus prend la ceinture de Paul et prophétise :

« Voici ce que dit l'Esprit Saint : l'homme auquel appartient cette ceinture, les Juifs le lieront comme ceci à Jérusalem, et ils "le livreront aux mains des païens". À ces paroles, nous nous mêmes, avec ceux de l'endroit, à supplier Paul de ne pas monter à Jérusalem. Alors il répondit : "Qu'avez-vous à pleurer et à me briser le cœur ? Je suis prêt, moi, non seulement à me laisser lier, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus." » (Ac 21, 11-13)

« L'amour effleure le paradoxe. Bien sûr, si nous n'avons pas une lecture de foi de notre vie, tout est complètement fou. Mais il y a un moment où "se livrer à l'Esprit" signifie accepter d'être "livrés aux païens". Et ce à l'imitation de Celui qui, bien avant nous, l'a fait pour notre salut. À cette étape, obéir à Dieu passe par l'obéissance aux gardes romains. Apparemment, l'affirmation est paradoxale, mais, à bien y réfléchir, elle est juste : si Jésus voulait nous sauver, il fallait qu'il se fasse clouer à la Croix. Il fallait donc qu'il obéisse aux gardes romains qui s'apprêtaient à l'y clouer. Là, l'apôtre partage l'"ignominie" du Christ, les insultes, les rejets, la condamnation. Et il s'agit de "subir" sans se révolter¹⁸⁷. »

Toutes proportions gardées, à Pierre, Jésus ressuscité prophétisera le même aboutissement :

« En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et "te mènera où tu ne voudrais pas". Il signifiait, en parlant ainsi, le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu. Ayant dit cela, il lui dit : "Suis-moi." » (Jn 21, 18-19)

Il est bon de préciser que tout cela ne peut se faire sans combat. Jérémie est un exemple qui peut bien nous montrer les souffrances auxquelles doit faire face celui qui s'est « livré totalement à l'Esprit », un « apôtre de feu » appelé à atteindre les sommets de la maturité (cf. Jr 20, 7-9). Devenu « la fable de tout le monde » à cause de la Parole, il n'en peut plus et il crie

dans sa souffrance lancinante : « *Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son Nom.* » Il voudrait se révolter et se soustraire à sa mission, « *mais c'était en mon cœur comme un feu dévorant, enfermé dans mes os. Je m'épuisais à le contenir, mais je n'ai pas pu* ». C'est ce « *feu dévorant* » qui lui donne, voire « l'oblige » à aller jusqu'au bout de sa mission. Le Seigneur ne respecte-t-il pas notre liberté et, en l'occurrence, il contraint le prophète ? La réalité est que Jérémie s'est tellement livré à Dieu et lui a tellement donné toute autorité sur sa vie que l'Esprit Saint a pu agir en lui en toute liberté. Dans une pédagogie croissante, il a réalisé une emprise d'amour tellement grande sur tout son être qu'Il l'a conduit jusqu'au sommet du don de soi. À cette étape, ce n'est plus seulement la volonté qui est saisie par l'Esprit Saint, mais les autres facultés, elles aussi, commencent à l'être. Nous sommes parvenus presque au sommet de la vie mystique caractérisée par l'intervention prépondérante et habituelle de la grâce divine par les dons du Saint-Esprit.

ET NOUS ?

À la suite de Jésus, comme Marie, tous les véritables disciples-missionnaires sont appelés à prendre « *résolument le chemin de Jérusalem* » (Lc 9, 51) pour atteindre le sommet de l'amour et de la fécondité en vue du Royaume, mais il est bon de se rappeler que si tous nous sommes appelés à vivre le mystère pascal, toutefois, pour chacun d'entre nous, Dieu a un dessein qui est proportionné à la vocation, aux dons reçus et à la mission confiée. Tous ne sont pas éprouvés ou tentés à la mesure de saint Paul, saint Pierre, saint Jean-Paul II ou d'autres saints. L'Apôtre nous le précise :

« *Aucune tentation ne vous est survenue, qui passât la mesure humaine. Dieu est fidèle ; il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À propos d'Abraham, qui passa à travers l'épreuve du sacrifice de son fils Isaac, Paul écrit : « *Espérant contre toute espérance, il crut* » (Rm 4, 18) et « *Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac, et c'est son fils unique [...]. Dieu, pensait-il, est capable même de ressusciter les morts ; c'est pour cela qu'il recouvra son fils et ce fut un signe* » (He 11, 17a.19). Nous pouvons appliquer à plus forte raison ces deux passages à Marie : près de la croix, « elle apporta à l'œuvre du Sauveur une coopération absolument sans pareille par son obéissance, sa foi, son espérance, son ardente charité¹⁹³ ». Finalement, sa foi héroïque et son espérance « contre toute espérance » n'ont pu qu'aboutir à son ardente charité : saint Jean-Paul II souligne « comme elle “se livre à Dieu” sans réserve, dans “un complet hommage d'intelligence et de volonté¹⁹⁴” à celui dont “les voies sont incompréhensibles” (Rm 11, 33). Et aussi comme est puissante l'action de la grâce dans son âme, comme est pénétrante l'influence de l'Esprit Saint, de sa lumière et de sa puissance¹⁹⁵ ».

Marie s'est « livrée à Dieu » dans un « don total » d'elle-même en se confiant à l'action puissante de la grâce : c'est là le but de la vie, de toute vie.

QUELLE ATTITUDE DEVANT LA CROIX DU CHRIST ?

Une fois encore, la Parole de Dieu nous indique ce que chaque disciple doit accomplir pour imiter la Mère de Dieu : « *Or, près de la croix de Jésus se tenaient sa mère [...] et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait.* » Ces quelques versets montrent ce que nous avons à faire : il s'agit de suivre Jésus jusqu'à Jérusalem nous *tenant*, comme « *le disciple qu'il aimait* », à côté de Marie « *près de la croix de Jésus* ».

Quelques précisions s'imposent pour savoir comment le vivre. Deux attitudes sont possibles devant la croix et la Passion de

Jésus. La théologie protestante (la théologie de la foi) insiste surtout sur la foi/appropriation : le chrétien est appelé à croire et, par-là, à s'approprier la croix du Christ. La théologie catholique (la théologie de la croix) insiste davantage, surtout dans le passé, sur la participation aux souffrances de la croix du Christ. Il est question, pour le disciple, d'imiter et de partager sa Passion. Le sommet de cette participation est atteint dans la vie de plusieurs saints qui ont revécu en eux la Passion du Christ (comme Marthe Robin, par exemple) parfois jusqu'à la stigmatisation (comme saint François, saint Père Pio, etc.).

En dépassant les antithèses polémiques du passé, l'Écriture enseigne que les deux attitudes doivent aller ensemble. En prenant en considération la première attitude, nous pouvons réaliser qu'il ne s'agit pas tout simplement de se tenir près de la croix, mais « *près de la croix de Jésus* ». L'accent n'est pas mis sur notre croix, mais sur celle du Christ. En d'autres termes, ce qui compte n'est pas notre souffrance, mais de croire en la croix du Christ et de faire nôtre sa souffrance rédemptrice en nous l'appropriant. La foi est donc première. Bien avant sa souffrance sous la croix, c'est la foi inébranlable de Marie dans les promesses de Dieu qui est à mettre en évidence. « *Le langage de la croix – écrit Paul – pour ceux qui sont appelés est puissance de Dieu et sagesse de Dieu.* » (1 Co 1, 18.24) Il est écrit aussi qu'« *il est force de Dieu pour le salut de tout croyant* » (Rm 1, 16). Nous voyons bien que Paul se réfère à ceux qui sont appelés et qui croient, et non pas à ceux qui souffrent. Toutefois, l'Écriture prend aussi en considération la deuxième attitude qui est celle de prendre sa propre croix et de participer aux souffrances du Christ : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.* » (Mc 8, 34) Dans sa première lettre, Pierre écrit :

« Mais si, faisant le bien, vous supportez la souffrance, c'est une grâce auprès de Dieu. Or, c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces » (1 P 2, 21s).

À son tour, Paul, après avoir parlé de la justice « qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi » (au Christ), exprime aux Philippiens aussi son désir de « le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenir conforme dans sa mort » (Ph 3, 9-10 ; cf. aussi Rm 8, 17 ; 4, 13). Aux Colossiens, il écrit : « Je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous et je complète ce qui manque aux tribulations du Christ en ma chair pour son Corps, qui est l'Église » (Col 1, 24-25), pour enfin dire aux Galates : « Je suis crucifié avec le Christ » (Ga 2, 19). Il ne s'agit donc pas seulement de croire, mais aussi de participer à la souffrance et à la croix rédemptrice du Christ. L'Esprit travaille tous ceux qui prennent au sérieux son appel pour les convertir et être en mesure de faire les œuvres de Dieu (les œuvres que Dieu veut, et non celles que nous voulons) jusqu'à les conformer au Christ pauvre et crucifié, le véritable « Serviteur souffrant » d'Isaïe (52, 13-53, 12)¹⁹⁶. Ce n'est pas du dolorisme, mais une souffrance accueillie et visée comme conséquence d'un débordement d'amour pour le Christ avec un but apostolique.

De même qu'entre protestants et catholiques, nous sommes sortis de l'opposition entre la foi et les œuvres¹⁹⁷, il est bon aussi de garder unies ces deux tendances devant la Croix de Jésus qui sont complémentaires. Marie est pour nous un modèle car, « près de la Croix de Jésus », elle a cru et a aussi participé aux souffrances de son Fils et son Dieu. Cette clarification faite, il est bon de se le rappeler : tous nous sommes appelés à croire et à participer aux souffrances du Christ non seulement pour notre salut, mais aussi « pour son Corps, qui est l'Église » :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

¹⁶⁸ Il est question de « mourir » chaque jour à notre « moi ». Saint François de Sales, et beaucoup d'autres saints, affirmaient que le « moi orgueilleux » meurt trois heures après la mort (physique). Cela nous engage tous les jours au combat spirituel.

¹⁶⁹ Il en est de même devant des tâches ou missions que Dieu voudrait bien nous confier et qui sont largement supérieures à nos forces et capacités. Il est sage de nous méfier de notre analyse tout humaine et de notre « confiance en soi », toute limitée, pour ne se confier, là aussi, qu'à Dieu seul et à sa grâce qui est capable de nous faire surmonter tout obstacle et toutes difficultés.

¹⁷⁰ Je traiterai plus largement des charismes dans le chap. 11.

¹⁷¹ Il est bon de préciser qu'aller contre son propre désir n'est pas toujours un bon critère de discernement, car si le désir est profond, il pourrait être surnaturel et venir de Dieu : dans ce cas, il faut le suivre. Mais il est vrai aussi que nous sommes, en toute bonne foi, remplis de désirs superficiels qui ne sont pas forcément mauvais en soi, mais qui ne viennent pas de Dieu et ne sont pas non plus le meilleur « pour nous » en vue du Royaume.

¹⁷² St Ignace de Loyola, dans ses *Exercices Spirituels*, au chapitre « Le Principe et Fondement », parle de « se rendre indifférent ».

¹⁷³ « Je comprends bien maintenant – écrivait sainte Faustine – que ce qui unit le plus étroitement l'âme à Dieu, c'est le renoncement à soi, c'est-à-dire l'union de notre âme à la volonté de Dieu. Cela rend l'âme vraiment libre, l'aide à avoir un profond recueillement de l'esprit, lui rend légères toutes les peines de la vie et la mort douce ». STE FAUSTINE KOWALSKA, *Petit Journal*, Apostolat de la Miséricorde Divine, n° 462.

¹⁷⁴ STE THÉRÈSE D'AVILA, *op. cit.*, p. 1042.

¹⁷⁵ *Ibidem*, ch. 2, 12, p. 1046.

¹⁷⁶ 2 Cel 6, 10, p. 329.

¹⁷⁷ MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, p. 382.

¹⁷⁸ Les principales facultés sont : l'intelligence (sur laquelle agit la vertu théologale de la foi), la mémoire ontologique (sur laquelle agit la vertu d'espérance) et la volonté d'amour surnaturelle (sur laquelle agit la vertu de charité). Suivent les facultés sous-jacentes psychiques : l'imagination, l'affectivité, etc.

¹⁷⁹ Il est important, à ce propos, du moins en vue d'une mission assez considérable, que les inspirations du Saint-Esprit soient confirmées par un

supérieur ou un père spirituel.

¹⁸⁰ STE THÉRÈSE D'AVILA, *Pensées sur l'amour de Dieu*, ch. 3, 1, *Œuvres complètes*, p. 927.

¹⁸¹ STE THÉRÈSE D'AVILA, *Le Château intérieur*, 4, 6, p. 1056.

¹⁸² ST IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, n° 332, p. 191.

¹⁸³ *Ibidem*, n° 333.

¹⁸⁴ Jésus dirait : « *Le voleur ne vient que pour voler, égorger et faire périr* » (Jn 10, 10).

¹⁸⁵ *Ibidem*.

¹⁸⁶ STE THÉRÈSE D'AVILA, *Le Château intérieur*, Cinquièmes dem., 3, 2, dans *Œuvres complètes*, p. 1049.

¹⁸⁷ E-M. UBALDI, *op. cit.*, p. 309.

¹⁸⁸ R. CANTALAMESSA, *La vie dans la Seigneurie du Christ*, Cerf, 1990, p. 75.

¹⁸⁹ L'union transformante est le fruit du « Mariage mystique ». Nous sommes au sommet de la transformation de l'âme dans le Christ.

¹⁹⁰ STE VÉRONIQUE GIULIANI, *Journal du 16.07.1697*. Cité par R. CANTALAMESSA, *La vie dans la Seigneurie du Christ*, *op. cit.*, p. 78.

¹⁹¹ ST JEAN DE LA CROIX, *La montée du Mont Carmel*, ch. 1, 1.

¹⁹² LG 58.

¹⁹³ LG 61.

¹⁹⁴ DV 5.

¹⁹⁵ ST JEAN-PAUL II, RM 18.

¹⁹⁶ Une différence substantielle existe entre le « Serviteur souffrant » véritable qu'est le Christ, et nous qui sommes appelés à y participer : le Christ, le seul innocent, pour nous sauver « *a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes [...] et le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à tous* » (Is 53, 5.6b) ; nous, en participant à sa croix-souffrance par amour, nous sommes d'abord appelés à expier nos fautes accomplies après le baptême, et seulement ensuite à prendre sur nous le péché de nos prochains (déjà pardonnés par le sacrifice rédempteur du Christ) pour une plus grande fécondité en vue du Royaume. Je le répète : ce n'est pas notre souffrance qui les sauve, mais la Croix du Christ, mais Dieu

appelle les plus fidèles à y collaborer en participant à sa Croix : « *Je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous et je complète ce qui manque aux tribulations du Christ en ma chair pour son Corps, qui est l'Église* » (Col 1, 24-25).

¹⁹⁷ Cf. le chap. 3 de cet ouvrage.

¹⁹⁸ François d'Assise écrivait : « Ne gardez pour vous rien de vous, afin que vous reçoive tout entiers Celui qui se donne à vous tout entier. » *Lettre à tout l'Ordre* 29, Documents, éd. Franciscaines, Paris, 1968, p. 124.

¹⁹⁹ Bien sûr, tout cela se réalise en acceptant avec amour les croix de chaque jour, sans regarder anxieusement vers l'avenir car « *à chaque jour suffit sa peine* » (Mt 6, 34).

²⁰⁰ ST JEAN-PAUL II, *RM* 24.

²⁰¹ « *Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon* » (Gn 3, 15).

²⁰² « *Une Femme ! [...] Elle est enceinte et crie dans les douleurs de l'enfantement* » (Ap 12, 2).

²⁰³ « À la gloire de Marie et pour notre réconfort, nous proclamons la très Sainte Vierge Marie Mère de l'Église, c'est-à-dire de tout le peuple de Dieu, aussi bien des fidèles que des pasteurs, qui l'appellent Mère très aimante ; et nous voulons que dorénavant, avec ce titre si doux, la Vierge soit encore davantage honorée et invoquée par tout le peuple chrétien ». BX PAUL VI, *Discours de clôture de la troisième période du Concile* (AAS 56, 21 novembre 1964, p. 1016).

²⁰⁴ C'est Jean-Paul II qui a repris et développé le thème de la foi de Marie en en faisant le sujet central de son encyclique *Redemptoris Mater*.

²⁰⁵ Le titre de *Lumen Gentium* 8 est significatif : « La bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu, dans le mystère du Christ et de l'Église ».

²⁰⁶ LUTHER, *Kirchenpostille* (éd. Weimar, 10, 1, p. 73) ; in R. CANTALAMESSA, *op. cit.*, p. 157.

²⁰⁷ ZWINGLI, *predigt von der Gottgebârerin Maria*, dans ZWINGLI, *Hauptschriften, der Prediger I*, Zurich, 1940, p. 159 ; dans R. CANTALAMESSA, *op. cit.*, p. 157.

²⁰⁸ R. CANTALAMESSA, *ibidem*, p. 158.

²⁰⁹ *LG* 67.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ecclésiastiques haut placés et des gouvernants allaient chez lui pour être éclairés. Éliminer la distinction entre le talent et le charisme signifie éliminer aussi toute différence entre la nature et la grâce, ce qui viderait de tout son sens notre foi chrétienne qui est fondamentalement la religion de la grâce.

Malgré cette insistance de l'Écriture, il faut reconnaître qu'au fil des siècles, les charismes sont un peu tombés dans l'oubli au sein de l'Église, du moins pour ce qui est de sa réflexion théologique. Comment en est-on arrivé là ? Tout dépend de la juste interprétation d'un célèbre passage d'Isaïe :

« Un rejeton sortira de la souche de Jessé, un surgeon poussera de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur, son inspiration est dans la crainte du Seigneur. » (Is 11, 1-3a)

Ces dons sont au début des charismes caractéristiques du souverain idéal et du futur Messie. Ils permettent un gouvernement où triomphent le droit et la justice envers les pauvres (Is 11, 2-4). Par la suite, ils sortent donc de la sphère charismatique pour entrer dans la sphère sanctifiante. Ils deviennent les sept dons du Saint-Esprit que nous connaissons : il s'agit de dispositions permanentes de l'âme, données par Dieu pour la rendre docile aux motions de l'Esprit Saint en vue de la sanctification. Sans rien enlever à la positivité et à la force de la nouvelle conception des sept dons, tout cela explique l'oubli des charismes, du moins dans la « réflexion théologique », jusqu'à Vatican II. Une des conséquences fut que l'exercice des charismes, tout en demeurant dans la « pratique » de l'Église²²⁰, est devenu l'apanage de grands saints : essentiellement des prêtres, des moines, des religieux et non de tout le peuple de Dieu. Les charismes ont fini par passer du domaine de l'*ecclésiologie* à celui de l'*hagiographie*. C'est le dernier

concile Vatican II qui remet les charismes à l'honneur en proposant à nouveau les deux lignes d'action de l'Esprit Saint, sanctifiante et charismatique :

« L'Esprit Saint – affirme la Constitution dogmatique *Lumen Gentium* du concile Vatican II – ne se borne pas à sanctifier le peuple de Dieu par les sacrements et les ministères, à les conduire et à lui donner l'ornement des vertus, il distribue aussi parmi les fidèles de tous ordres, “*distribuant ses dons à chacun en particulier comme il l'entend*” (1 Co 12, 11), les grâces spéciales qui les habilitent à assumer des activités et des services divers, utiles au renouvellement et à l'expansion de l'Église, suivant ces paroles : “*À chacun, la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun.*” (1 Co 12, 7) Ces charismes, qu'ils soient extraordinaires ou plus simples et plus répandus, sont ordonnés et adaptés d'abord aux besoins de l'Église : ils doivent être donc accueillis avec gratitude et joie spirituelle²²¹. »

Ce texte est d'une portée exceptionnelle. En effet, en réfléchissant sur l'identité personnelle de Jésus, nous constatons qu'elle se définit par rapport à deux relations fondamentales : la relation au Père, caractérisée par l'obéissance, et la relation à l'Esprit Saint, caractérisée par la liberté, l'autorité et la puissance des charismes. Sa relation d'obéissance au Père le conduit à subir la persécution jusqu'au martyre ; sa relation à l'Esprit lui confère la puissance pour exercer toutes sortes de prodiges dans le ministère : prédication avec autorité, guérisons, exorcismes, miracles. Cette dimension charismatique n'est donc pas du tout anodine dans la mission de Jésus car elle se situe dans le déploiement du baptême. Nous pouvons en déduire que l'enlever de la pratique chrétienne signifie amputer ce sacrement d'une dimension fondamentale... Cela finit par être un péché grave d'omission. On ne peut pas non plus nier cet aspect de la vie chrétienne sous prétexte des risques de déviation, pas plus

que l'on ne peut éliminer le sacrement de l'ordre avec l'excuse que tous ses représentants n'ont pas été ou ne sont pas à la hauteur du don reçu. Cela amène, entre autres, à approfondir un aspect constitutif de l'évangélisation : celui des signes à donner, car il n'y a pas d'annonce sans qu'elle soit accompagnée par des signes.

LES SIGNES

La Bonne Nouvelle est que Dieu nous aime et a envoyé Jésus Christ pour nous sauver par sa mort et sa Résurrection. Il s'agit donc d'annoncer Jésus « *car il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés* » (Ac 4, 12). Comment faire passer ce message ? En donnant des signes qui témoignent de la présence de ce Dieu qui est Amour. Pour les découvrir, tournons-nous vers les Écritures afin de contempler le Christ, le premier envoyé.

a) *Les signes de puissance*

Les « signes de puissance » sont les premiers des signes à donner. Ils sont très importants, surtout dans une société toujours plus sécularisée comme la nôtre. Quand Pierre parle à Corneille, il lui dit :

« Vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée : Jésus de Nazareth, ses débuts en Galilée, après le baptême proclamé par Jean. Comment Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tombés au pouvoir du diable. » (Ac 10, 37-38)

Matthieu, quant à lui, écrit de Jésus :

« Il parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, proclamant la bonne nouvelle du Royaume et guérissant toutes maladies et toute langueur parmi le peuple... Sa renommée gagna toute la Syrie, et on lui présenta tous les malades atteints de divers maux et tourments, des démoniaques, des lunatiques, des paralytiques, et il les guérit. » (Mt 4, 23-25)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour [...], c'est vous qui me l'avez donnée... dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour... ainsi je serai tout »²³⁴.

Ce jour-là, Thérèse découvrit la vocation de Marie. Être, dans l'Église, un cœur qui prie, qui aime, qui donne vie à tous les membres et que personne ne voit. Après la Pentecôte, la vie de Marie était une vie de prière et d'amour. Saint Jean de la Croix nous donne d'autres éléments pour comprendre la vie de Marie à cette étape. Le saint, après avoir atteint l'« union transformante » (le mariage mystique), le sommet de l'union avec Dieu, exprime dans ses poèmes une souffrance d'amour intensément vécue et traduite en cris ardents ; tous les couplets du cantique se terminent avec un refrain : « Je meurs parce que je ne meurs pas²³⁵. »

Un autre témoignage que j'aime à rapporter est celui de Conchita²³⁶, une jeune femme mystique mexicaine. Le Seigneur l'a initiée à une forme nouvelle de dévotion mariale : l'imitation de la « solitude » (*soledad*) de la Mère de Dieu au soir de sa vie : « Dieu me veut seule. Pour moi, en ce moment, c'est l'heure de la solitude : tenir compagnie à Marie, imiter Marie dans sa solitude durant la dernière partie de sa vie²³⁷. » Elle écrit, comme venant du Christ :

« Observe les vertus qu'elle a pratiquées dans sa solitude, en la dernière étape de sa vie, son regard et toute son âme continuellement tournés vers le ciel, et son effacement, Me glorifiant sur la terre. Par son désir ardent du ciel, c'est-à-dire par son amour passionné, aspirant vers le paradis, elle a mérité les grâces du ciel pour l'Église naissante²³⁸. »

Parvenue à cette intimité avec Dieu, l'âme ne vit que pour le posséder pleinement dans le ciel : l'amour est tel que l'âme se sent en exil ici-bas, presque oubliée par Lui. Attendre le ciel est un véritable martyre : « *Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant ; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu* » (Ps 42, 3),

s'écrie le psalmiste. Bien sûr, entrer dans l'intimité de Marie nous est impossible, mais si saint Paul, lui-même, en arrive à écrire : « *Je me sens pris dans cette alternative : d'une part, j'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ, ce qui serait, et de beaucoup, bien préférable ; mais de l'autre, demeurer dans la chair est plus urgent pour votre bien* » (Ph 1, 23-24), que pouvons-nous imaginer de l'âme de Marie ? Oui, Marie a vécu cachée et priante, dans un double déchirement d'amour : d'une part, dans l'attente de s'en aller définitivement vers son Bien-Aimé ; d'autre part, dans l'intercession amoureuse en faveur de l'Église naissante.

MARIE NOUS ENSEIGNE À PRIER

Ce que Marie était dans son intimité la plus profonde est un secret, un abîme vertigineux que Dieu seul peut connaître. Une chose est sûre : sa vie fut imprégnée de prière. Si Thomas de Celano a écrit de François d'Assise que « ce n'était plus un homme qui priait, c'était la prière faite homme²³⁹ », que dire de la prière de la Mère de Dieu ? Je voudrais m'attarder maintenant sur cet aspect de Marie : elle nous parle sans aucun doute de l'importance de la prière et nous enseigne à prier.

Restituer le pouvoir à Dieu

Avant l'Ascension, Jésus avait dit aux Apôtres : « *Vous allez recevoir une puissance, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous.* » (Ac 1, 8) La consigne que Jésus leur donne est significative : « *Il leur enjoignit de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre ce que le Père avait promis [...], c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés.* » (Ac 1, 4-5) Nous connaissons la suite : le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint vient avec puissance et tous sont remplis de la grâce d'en-haut. Pierre proclame le premier kérygme et trois mille

personnes « eurent le cœur transpercé » et, « accueillant la Parole, se firent baptiser ». Je me souviens, à ce propos, d'une constatation du P. Cantalamessa lors d'une de ses prédications. Il prononça à peu près ces paroles : « Suite à une seule prédication (celle de Pierre), trois mille personnes se sont converties. Aujourd'hui, il peut arriver que trois mille prédications n'arrivent à produire même pas une seule conversion ! » Je crois qu'il ne s'agit pas que d'une « boutade » anodine. Le premier enseignement que nous pouvons retirer de la prière de Marie et des Apôtres au Cénacle en vue de la Nouvelle Évangélisation est bien là : avant d'aller prêcher, il est incontournable de « rentrer au Cénacle » pour être remplis de la puissance d'en-haut. Ce qui s'est passé il y a deux mille ans, au début de la première communauté chrétienne, est un exemple pour l'action de l'Église de tous les temps et de tous les lieux.

Frères et sœurs, le temps est donc venu de « restituer le pouvoir » à Dieu, car il n'y a d'évangélisation que « dans la puissance du Saint-Esprit », en suivant l'inspiration qui vient de Lui et en recevant sa force. C'est Lui le protagoniste principal de la mission. Nous ne sommes que des instruments efficaces dans la mesure où nous sommes unis au Christ et où l'Esprit Saint a l'emprise sur tout notre être et toutes nos facultés. Jésus affirme avec clarté le critère de la fécondité :

« Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car hors de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jn 15, 5)

Et encore :

« Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et vous l'aurez. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit et deveniez mes disciples. » (Jn 15, 7-8)

Il est très significatif que dans les seize premiers versets de Jean 15, le verbe « demeurer » est utilisé onze fois : dix fois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et d'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Égypte et de cette partie de la Libye qui est proche de Cyrène, Romains en résidence, tant Juifs que Prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons publier dans notre langue les merveilles de Dieu. » (Ac 2, 9-12)

Toute cette multitude ne pouvait pas être attirée par un « petit bruit ».

Dans 1 R 19, 11-12, l'Esprit Saint n'est pas dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. Ici, au contraire, l'Esprit Saint se manifeste dans le feu et dans un vent tellement violent qu'il est capable d'attirer une grande multitude de gens. S'agit-il d'une contradiction ? Je crois qu'il faut faire attention à ne pas enfermer l'Esprit dans une seule manifestation. Il est bien plus grand et créatif que nous pouvons l'imaginer. Dans la louange, comme dans d'autres domaines souvent (par exemple la foi et les œuvres), il ne s'agit pas d'en exclure l'un ou l'autre. On peut louer des deux manières, selon les sensibilités, parfois, ou les circonstances ; même ici, comme le dit Qohélet : « *Il y a un moment pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel.* » (Qo 3, 1) David ne dansait-il pas devant l'Arche (2 S 6, 14-15 ; 1 Ch 7 s) ? Et Jésus n'a-t-il pas participé à des liturgies juives qui n'étaient certainement pas sobres et silencieuses ?!

Il est évident cependant que l'exultation, cette explosion de vie, ces cris, ne doivent pas se transformer en excitation. On reconnaît la vraie louange dans une veillée (charismatique) au fait que l'on peut passer de l'enthousiasme à la plus grande intériorisation. La louange et l'enthousiasme ne sont pas contraires au recueillement. Je rappelle encore une fois que « enthousiasme » vient du grec *en Theos* = « en Dieu ». Il s'en suit qu'être en Dieu, c'est être enthousiaste. Si je suis dans le véritable enthousiasme, celui-ci me dispose au recueillement et à l'intériorisation.

J'en reviens à une expression du VTB déjà citée plus haut : « Elle (la louange) est plus théocentrique, plus perdue en Dieu, plus proche de l'adoration, sur la voie de l'extase. » C'est le mouvement (et je vous invite à le suivre) qui peut se produire pendant une veillée de prière : de l'action de grâce (pour ce que Dieu m'a fait), je parviens à la louange adressée à Dieu (pour « ce qu'IL EST »). La louange, plus tournée vers Dieu que l'action de grâce, en me décentrant, m'introduit dans son intimité, car « Dieu habite les hymnes d'Israël ». Elle me fait ensuite monter dans l'adoration : et voilà que nous sommes parvenus au silence et au recueillement. Dans le jargon charismatique, on dit que nous sommes montés « dans la gloire ». Il s'agit d'un véritable crescendo jusqu'à reposer dans la gloire/adoration. Quelle est la différence entre la louange et l'adoration ? Les deux ont le même élan du cœur. La louange est centrée en Dieu, mais elle est plus manifeste, elle est davantage parlée ou chantée, l'adoration est elle aussi centrée en Dieu, mais elle est plus intériorisée et silencieuse. Dans les étapes supérieures de la vie mystique, par la grâce de Dieu, elle peut mener à l'extase et au ravissement. Ce qu'il faut éviter alors, c'est de revenir à l'intercession : « Seigneur, aide ma fille qui demain va passer un examen pour un emploi. Fais que tout se passe bien ! » Là il se produit une « cassure » dans l'élan vers le seul « Tu » de Dieu. C'est bien de demander, bien sûr, et même d'insister, s'il le faut, mais pas à ce moment-là ! Soyons gratuits ! Louons-Le même, parce que le Seigneur sait très bien de quoi nous avons besoin !

Dans la louange, le moment arrive où la parole n'arrive plus à tout exprimer. Elle devient facilement chant, cantique, le plus souvent accompagnée par la musique, et même la danse (Ps 33, 2s ; Ps 98, 6 ; 1 Ch 23, 5). Le terme hébreu *hillel* est traduit normalement par « louer » et l'exclamation *Alléluia* = *Hallelui-*

Yah par *louez-Yah*(*weh*). Normalement, le chant, à son tour, lui non plus, n'arrive pas à exprimer ce qui jaillit du plus profond de notre cœur ; c'est alors qu'intervient le chant en langue, chant inspiré. On ne sait même pas ce qu'on dit, mais on se laisse aller à ce que l'Esprit Saint gémit en notre cœur : c'est le bégaiement des tout-petits où compte l'élan du cœur plutôt que la parole intelligible.

La prière dans la sécheresse

Il faut pourtant le savoir : il est inévitable que nous passions par des situations d'obscurité, dans la désolation, dans le dégoût, et tout remplis de distractions. Sainte Thérèse d'Avila avoue que pendant certaines périodes, malgré la solitude et toute sa bonne volonté, elle n'était pas en mesure de faire oraison à cause de son « pauvre entendement » qui était dans « un égarement étrange. On dirait un fou furieux que nul ne peut enchaîner ; pour ma part, je suis hors d'état de l'arrêter l'espace seulement d'un *Credo*²⁵² ».

La louange et toute autre forme de prière, à ce moment, deviennent « sacrifice de louange ». Nous sommes alors invités à louer dans la sécheresse, dans l'obscurité : la louange grandit ici en gratuité, car nous n'avons pas même en retour le bénéfice d'une joie sensible et nous continuons à louer même si nous ne ressentons aucune envie de louer... mais Dieu est là ! Et tandis que nous sommes dans le dégoût, dans l'apparente sensation d'une véritable « perte de temps », Dieu travaille en nous et autour de nous en profondeur avec encore plus de force. Encore une fois, l'important est d'éviter de tout abandonner pour « faire des choses plus utiles » et de persévérer, au contraire, même si nous ne ressentons rien du tout : le fleuve de l'Esprit coule toujours et agit... C'est une façon de croire et d'aimer le Seigneur qui semble absent : « *Et moi je disais dans mon*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Voici que mon retour est proche, et j'apporte avec moi le salaire que je vais payer à chacun, en proportion de son travail. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Principe et la Fin. Heureux ceux qui lavent leurs robes ; ils pourront disposer de l'arbre de la Vie, et pénétrer dans la Cité, par les portes. Dehors les chiens, les sorciers, les impurs, les assassins, les idolâtres et tous ceux qui se plaisent à faire le mal ! » (Ap 22, 12-15.)

NOUS AUSSI APPELÉS À LA GLOIRE

J'écrivais au début de ce chapitre que Marie est un *signe d'espérance assurée* pour l'Église. En Elle, nous contemplons ce que chaque chrétien sera dans la Gloire. Chère sœur, cher frère, c'est en vue de participer un jour à cette fête éternelle, à cette joie et à ce bonheur indescriptible du Ciel qui dépasse toute attente humaine, que le Seigneur nous a créés et nous a tous rachetés par sa mort et sa Résurrection :

« Alors, j'entendis comme le bruit d'une foule immense, comme le mugissement des grandes eaux, comme le grondement de violents tonnerres ; on clamait : "Alléluia ! Car il a pris possession de son règne, le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout. Soyons dans l'allégresse et dans la joie, rendons gloire à Dieu, car voici les noces de l'Agneau, et son épouse s'est faite belle : on lui a donné de se vêtir de lin d'une blancheur éclatante" – le lin, c'est en effet les bonnes actions des saints. Puis il me dit : "Écris : Heureux les gens invités au festin de l'Agneau. Ces paroles de Dieu, ajouta-t-il, sont vraies." » (Ap 19, 6-9)

Oui, chère sœur, cher frère, « *heureux les gens invités au festin de l'Agneau* » : toi aussi, tu es invité à faire partie de cette « *foule immense* », de cette « *épouse (qui) s'est faite belle* » en vue des noces éternelles. Dès le premier chapitre de ce livre à la suite de Marie, à l'écoute de la Parole de Dieu, le Seigneur t'y a invité : « *Réjouis-toi !* », t'en souviens-tu ? En plus de la joie de Dieu sur terre, c'est de cette joie et de ce bonheur du ciel qu'il était question.

Cela étant dit : quelle doit être notre attitude pour que cela se réalise ? Une fois encore, je vais te répondre avec la Parole. Avant le châtement de *Babylone*, la *Prostituée fameuse*, symbole du Monde qui s'oppose à Dieu, Jean, l'auteur du livre, entend une voix qui disait du ciel : « *Sortez, ô mon peuple, quittez-la, de peur que, solidaire de ses fautes, vous n'ayez à pâtir de ses plaies !* » (Ap 18, 4.) Oui, il est question de « sortir » de l'esprit du monde, de celle que le pape François appelle la « mondanité spirituelle ». Paul dirait :

« Je vous exhorte [...] à vous offrir comme sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre. Et ne vous modelez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. » (Rm 12, 1-2)

Le Seigneur nous presse : « *Travaillez avec crainte et tremblement à accomplir votre salut : aussi bien, Dieu est là qui opère en vous à la fois le vouloir et l'être.* » (Ph 2, 12)

Évidemment, il ne s'agit pas non plus de ne penser qu'à notre salut éternel et à celui de nos proches. À cette étape aussi, nous sommes appelés à imiter notre Mère du ciel dans son souci apostolique. Tout comme Elle, il nous est demandé **de prier, d'intercéder sans cesse et d'opérer dans l'Esprit** : « *Préparez votre esprit pour l'action, restez sobres, mettez toute votre espérance dans la grâce que vous devez recevoir lorsque Jésus Christ se révélera.* » (1 P 1, 13-14) Livrés à l'action de l'Esprit, embrasés par le feu de son Amour, sans rien lui refuser, soyons-lui totalement obéissants dans la tâche qu'Il nous a confiée pour que tous nos frères soient sauvés²⁷⁰.

Alléluia ! Gloire à Toi, Sainte Trinité ! Sois éternellement louée, bénie, adorée, crue, aimée, servie. À Toi seul l'Honneur, la Gloire et la Puissance ! À Toi, le seul, véritable Dieu, Un et Trine ! Amen ! Alléluia !

²⁵³ LG 53.

²⁵⁴ ST BONAVENTURE, *L'itinéraire de l'âme vers Dieu*, V, 312-313. Sanctoral franciscain, Liturgie des Heures, p. 177.

²⁵⁵ Même s'il n'y a pas eu de définition dogmatique chez eux.

²⁵⁶ LG 68. Marie est déjà maintenant ce que l'Église sera à la fin de son pèlerinage terrestre.

²⁵⁷ PIE XII, *Munificentissimus Deus*, in *La Foi catholique*, textes traduits en français par G. DUMEIGE, éd. de l'Orante, 410. FC.

²⁵⁸ C'est le pape Benoît XII qui l'a défini dans la constitution *Benedictus Deus* en 1336 (cf. *La Foi catholique*, *op. cit.*, 961).

²⁵⁹ En ce qui concerne la mort de Marie, Pie XII, en sa définition, n'a pas tranché la question. Certains théologiens affirmaient que Marie n'était pas morte. La mort étant une conséquence du péché et Marie étant Immaculée, elle ne pouvait pas être soumise à la mort corporelle. D'autres, au contraire, affirmaient que, puisque le Christ a voulu passer par la mort, Marie, en tant que sa plus fidèle imitatrice, ne pouvait pas ne pas y être passée. La question reste ouverte. Ceci dit, actuellement, la plupart des théologiens retiennent que Marie, tout comme le Christ, soit passée par la mort.

²⁶⁰ Dernièrement, les frères protestants reprennent en considération la valeur positive de la Tradition, de même que les catholiques ont retrouvé la valeur fondamentale de l'Écriture.

²⁶¹ DV 9.

²⁶² Ce que je vais écrire est objet de méditation depuis des siècles dans le IV^e mystère glorieux du Rosaire.

²⁶³ Gloire, in *Portail de la Liturgie catholique*, édité par le Service National de la Pastorale Liturgique et Sacramentelle. cf. <http://www.liturgiecatholique.fr/Gloire.html>.

²⁶⁴ Initialement prévue le 31 mai, la fête a ensuite été déplacée par Paul VI au 22 août, tout de suite après la solennité de l'Assomption de la Vierge fêtée le 15 août.

²⁶⁵ Les Litanies de Lorette saluent Marie Reine des Anges et des Saints.

²⁶⁶ LG 59.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous suffit-il pas d'avoir appris cela ? »

« C'est assez peu : dites-nous, père, autre chose encore. Nous n'aurons sans doute jamais plus une Dernière Cène comme celle-là. »

« Puisque vous insistez tant, j'ajoute ceci : tout ce que je vous ai dit est arrivé au Japon. Je n'ajouterai rien d'autre et ne m'interrogez plus au sujet de ces choses. Je vous ai révélé mon secret pour vous donner force et énergie spirituelle au milieu des contrariétés de la vie. Sans doute viendront des difficultés et des épreuves, des tentations et des abattements de l'esprit. En de tels cas, le souvenir de ces choses vous redonnera vigueur pour persévérer dans la vie religieuse et vous incitera à accepter des sacrifices que l'Immaculée vous demandera²⁷⁸. »

Je me passe de tout commentaire, tellement ce récit est touchant. Maximilien mourra martyr à Auschwitz le 14 août 1941, quatre ans plus tard. Cette assurance du Paradis est, bien sûr, un don extraordinaire du ciel. Mais comment Maximilien est-il arrivé à cette offrande totale de lui-même ? Et quelle est la place de l'Immaculée dans cet itinéraire ?

L'ÉPISODE DES DEUX COURONNES

On ne peut le réaliser qu'en revenant au début de sa vie. Raymond (son prénom de baptême) Kolbe naît le 8 janvier 1894 à Zdunska-Wola, ville de la Pologne occupée par la Russie. À l'époque, la Pologne n'est pas un État indépendant. Au XVIII^e siècle, les nations voisines – Russie, Prusse et Autriche – avaient attaqué la Pologne à plusieurs reprises et s'en étaient partagé le territoire. En 1795, la Pologne était rayée de la carte géographique et le congrès de Vienne en avait sanctionné l'extinction. Malgré les vicissitudes adverses, la foi catholique contribuera à laisser dans la culture et l'identité nationale polonaise une empreinte indélébile. Le fameux sanctuaire de Czestochowa en était le foyer d'où se dégageaient l'énergie, le courage et l'inaltérable fidélité à l'Église catholique. C'est dans cette Pologne vivifiée par la foi que Raymond voit le jour. Ses

parents, ouvriers employés au tissage, industrie florissante dans leur ville, sont profondément imprégnés par l'esprit catholique et polonais. Membres du Tiers ordre séculier de saint François, Jules Kolbe et Maria Dabrowska, son épouse, élèvent leurs enfants dans l'amour de Dieu et de la patrie.

Le petit Raymond, délicat et chétif, tout en étant plein de bonté naturelle, a un tempérament impétueux. « C'était un garçon vif et leste, un tantinet taquin », rapportera sa mère, Maria Dabrowska. Un événement hors du commun marquera la vie du futur P. Maximilien lorsqu'il a onze ou douze ans. Raymond avait commis une bêtise, typique des enfants de son âge. Sous le coup de l'exaspération, sa mère avait réprimandé son fils : « Mon petit Raymond, que va-t-on faire de toi ? » Le petit Raymond en était resté tellement marqué qu'il avait supplié la Vierge de lui révéler ce qu'il allait devenir. Il racontera lui-même à sa mère :

« Lorsque tu m'eus réprimandé, j'ai beaucoup prié Notre Dame de me dire ce qu'il en sera de moi. Par la suite, me trouvant à l'église, je lui ai renouvelé ma prière ; alors, la Vierge m'est apparue, tenant dans ses mains deux couronnes, une blanche et une rouge. Elle m'a regardé avec amour et m'a demandé si je les voulais. La blanche signifiait que je persévérerai dans la pureté et la rouge que je serai martyr. Je répondis que je les acceptai. Alors la Sainte Vierge m'a regardé avec douceur et a disparu. «Le changement extraordinaire survenu chez mon enfant – rapportera sa mère – garantissait à mes yeux la vérité de l'événement. Il en était toujours pénétré et, en toute occasion, il faisait allusion, avec une mine réjouie, à sa mort désirée de martyr : ainsi j'y étais préparée, comme la Vierge après la prophétie de Syméon²⁷⁹. »

Cette apparition de la Vierge est révélatrice d'une élection bien précise : dans les plans de la Providence, Raymond est appelé à être un modèle héroïque de pureté et de martyr ; et cela par les mains de l'Immaculée. Mais Dieu, nous le savons, n'oblige personne. Comme à Marie, Il demande toujours la permission

d'agir en nous et avec nous. Ce consentement étant donné, ce sera l'Immaculée qui conduira notre futur saint tout au long de sa vie pour qu'il puisse réaliser le dessein que Dieu avait sur lui depuis toujours. Raymond deviendra le P. Maximilien-Marie, le « fou de l'Immaculée ». Paul VI, dans l'homélie prononcée à l'occasion de sa béatification, le classe « parmi les saints et les esprits clairvoyants qui ont compris, vénéré et chanté le mystère de Marie²⁸⁰ ».

Avec la vision des deux couronnes, se termine l'enfance de Raymond, enfance pleine de vivacité, de spontanéité et de taquineries. Maximilien se consacrera à l'Immaculée et nourrira pour Elle une dévotion toujours plus grandissante. En entrant au collège des franciscains conventuels de Leopoli (Lwo'w) en 1907, sa dévotion à la Vierge s'enracine toujours plus profondément en lui :

« Dans le séminaire mineur, tandis que j'assistais dans le chœur à la sainte Messe, le visage à terre, j'ai promis à la très Sainte Vierge, dont l'image dominait sur l'autel, que j'aurais combattu pour Elle. Comment ? Je ne savais pas, cependant, j'imaginai une lutte avec des armes matérielles ; c'est pour cela alors qu'arriva le moment de commencer le noviciat (ou d'émettre la profession ?), je confiai au P. maître, P. Dionisio Sowiak, de sainte mémoire, cette difficulté à entrer dans l'état religieux²⁸¹. »

Ce sera sa mère qui l'aidera à dépister la tentation et à la surmonter. À la fin de son année de noviciat, le 5 septembre 1911, Raymond émet à Leopoli ses vœux temporaires. À partir de là, il s'appellera frère Maximilien Kolbe. Après une brève parenthèse au séminaire de Cracovie, à l'âge de dix-huit ans, le jeune profès sera envoyé à Rome pour des études de philosophie et de théologie. Il y arrivera le 30 octobre 1912 et y restera sept années durant.

LA PARENTHÈSE ROMAINE

C'est dans la Ville éternelle que Maximilien va méditer le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La Milice de l'Immaculée

VERS UNE ÉTAPE NOUVELLE : LA FONDATION DE LA MISSION DE L'IMMACULÉE³⁰¹

En considérant les graves événements de société et d'Église rapportés dans le chapitre précédent, le P. Kolbe, en fin connaisseur de l'histoire de l'Ordre franciscain et du « fil d'or de l'Immaculée », ne cesse de réfléchir sur l'histoire du dogme de l'Immaculée, sur les apparitions mariales de Lourdes (1858) et de Fatima (1917). Éclairé intérieurement par l'Esprit, il réalise toujours plus clairement qu'une nouvelle étape doit commencer. En s'adressant aux clercs de l'ordre, il écrit avec lucidité :

« Nous avons combattu pendant sept siècles pour que soit reconnue la vérité de l'Immaculée Conception ; cette lutte a été couronnée par la proclamation du dogme et l'apparition de la Vierge à Lourdes. C'est maintenant le tour de la deuxième partie de l'histoire : semer cette vérité dans les âmes, surveiller sa croissance et récolter les fruits de sainteté³⁰². »

Voilà où le P. Kolbe veut en venir : jusqu'ici, nous avons combattu au niveau théologique et sommes parvenus à la définition du dogme, « et maintenant ?... Tout est-il terminé ?... Pour bâtir une maison, est-ce que nous nous contentons peut-être d'écrire le projet sans nous préoccuper de le réaliser ?... Ou plutôt, n'est-il pas vrai que le projet est conçu seulement parce

qu'il est la nécessaire préparation à la construction de la maison³⁰³ ? » Il en déduit avec une logique évidente : si, pendant des siècles, nous avons combattu au niveau théologique, maintenant, il nous est demandé de combattre par l'apostolat.

Attentif aussi aux événements en cours, et en particulier à toutes ces manifestations mariales, le P. Kolbe lit les « signes des temps » et en déduit que ces temps sont les « temps de Marie ». Elle veut désormais faire éclater la puissance qui lui vient de Dieu au service du Royaume. C'est des « *apôtres des derniers temps* », prophétisés par le P. de Montfort, que nous avons besoin pour faire face aux nécessités de l'Église et du monde. C'est pour cela qu'au soir du 16 octobre 1917, vigile de la fête de sainte Marguerite-Marie Alacoque³⁰⁴, le frère Maximilien-Marie et six autres étudiants en théologie, dans sa chambre du Collège séraphique international des Frères mineurs conventuels, fondent la Milice de l'Immaculée (en latin *Militia Immaculatae*, d'où le sigle MI³⁰⁵). Ce soir-là, ils sont assis autour d'une table, au centre duquel domine une belle statue de l'Immaculée entre deux bougies allumées. Maximilien lit le document qu'il a préparé. Il n'est pas long, mais contient les idées inspiratrices principales du P. Kolbe : le but, les moyens et les conditions pour le réaliser.

« Suit la discussion sur chacun de ces points et, à la fin, la mise aux voix pour en décider. Ils réfléchissent très longuement, mais de leurs visages se dégagent la sérénité, la confiance et l'amour, prêts à se sacrifier pour le salut des âmes par l'Immaculée, et, tout en même temps, le souci, pour la cause, d'un bon départ³⁰⁶. »

L'événement est absolument dérisoire comparé aux grands événements du monde. Cependant, les sept nouveaux chevaliers de la Table Ronde – comme François d'Assise aimait appeler ses premiers disciples – sont prêts à tout au service de leur Dame, l'Immaculée.

Autant le but, nous le verrons, est fou et ambitieux, autant le programme est bref et synthétique : il tient dans un petit feuillet. Le voilà :

« *Elle t'écrasera la tête.* » (Gn 3, 15)

À Toi seule, Tu as vaincu toutes les hérésies du monde³⁰⁷.

I – But :

Chercher la conversion des pécheurs, hérétiques, schismatiques³⁰⁸, etc., et spécialement des francs-maçons, et la sanctification de tous sous la protection et par le moyen de la Vierge Immaculée.

II – Conditions :

1) Consécration totale de soi-même à l'Immaculée, comme instrument entre ses mains immaculées.

2) Porter la « médaille miraculeuse ».

III – Moyens :

1) Autant que possible, dire chaque jour l'invocation : Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous et pour tous ceux qui ne recourent pas à vous, spécialement pour les francs-maçons.

2) Employer tous les moyens légitimes selon les possibilités propres aux différents états et conditions de vie, et dans les occasions qui se présentent ; cela est laissé au zèle et à la prudence de chacun. Moyen spécial à mettre en œuvre : la diffusion de la « médaille miraculeuse »³⁰⁹.

Comme nous pouvons le réaliser, le texte est souple, succinct et laisse une grande liberté à l'inspiration de l'Esprit Saint. Ce qui émerge le plus est la **Consécration totale de soi-même à l'Immaculée**, comme instrument entre ses mains immaculées.

Avant de commenter le programme de la M.I., il est bon d'aborder quelques sujets théologiques qui s'imposent en raison de l'insistance du P. Kolbe sur la consécration à l'Immaculée : la médiation universelle de Marie et sa relation à l'unique médiation du Christ ; la relation entre l'Immaculée et l'Esprit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

³³⁴ H-M. MANTEAU-BONAMY, *op. cit.*, *Vie divine*, 1940, p. 137. Bien sûr, si nous enlevons le « quasi », nous sommes en pleine hérésie. Nous savons que c'est le Verbe qui s'est incarné, et non l'Esprit Saint. Le P. Kolbe, fin théologien, le savait très bien. Il utilise cette expression hardie seulement pour indiquer le haut, le plus haut degré d'inhabitation de l'Esprit dans la Vierge Marie.

³³⁵ In *Revue Miles Immaculatae*, I, 1938.

³³⁶ SK 1224.

³³⁷ SK 1229.

³³⁸ St Louis-Marie Grignion de Montfort, après avoir tissé son éloge aux n° 5-13, affirme de façon solennelle : « J'avoue, avec toute l'Église, que Marie n'étant qu'une pure créature sortie des mains du Très-Haut, comparée à sa Majesté infinie, est moindre qu'un atome, ou plutôt n'est rien du tout, puisqu'il est seul "Celui qui est" (Ex 3, 14) ». ST LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT, *VD*, n° 14, Nouvelle Cité, Paris, 1989, p. 116.

³³⁹ De plus, la grâce de Marie n'a pas été « sans effet ». Par l'obéissance de l'humble servante du Seigneur à la pédagogie de son Fils jusqu'à la Croix, sa grâce a bien augmenté.

³⁴⁰ Comme Origène l'a écrit, Marie est la « tablette de cire » totalement mise à la disposition du Seigneur.

³⁴¹ Y. CONGAR, *Credo nello Spirito Santo, 1. Rivelation ed esperience dello Spirito*. Brescia, Queriniana, 1981, p. 186.

³⁴² LG 61.

Le programme de la M.I.

Après ce long détour qui clarifie le fondement théologique de la consécration à l'Immaculée, nous pouvons maintenant mieux commenter le programme de la M.I.

LE BUT

Le programme, je le disais, est complètement fou et ambitieux : il s'agit d'amener le monde entier à Dieu par l'Immaculée. Idéalisme de jeunes étudiants n'ayant pas encore « les pieds sur terre » ? C'est ce qu'auraient pu penser les puissants de ce monde et, sans doute, beaucoup de sages ecclésiastiques, même de l'Ordre. Mais ce que Dieu veut, il le fait. En ce qui nous concerne, il nous demande de l'écouter, de discerner sa volonté et lui dire « oui » pour collaborer à son œuvre. C'est ce que le frère Maximilien-Marie fait en dépit de tout esprit de résignation. Animé par la vision universelle de l'Église mûrie pendant ses études dans la Ville éternelle, le jeune frère polonais, avec ses six confrères, veut mettre en place un mouvement marial ayant pour but de conquérir le monde entier à Dieu sous la protection et par la médiation de la Vierge Immaculée. Il est question de former une sorte d'armée spirituelle composée de personnes « totalement consacrées à l'Immaculée » pour sauver le plus grand nombre de pécheurs (en

particulier les francs-maçons). Il s'agit aussi de former de nouveaux saints, ceux que saint Louis-Marie Grignion de Montfort appelait les *apôtres des derniers temps* ; et cela à l'échelle mondiale. Le but réel de la M.I. est donc la conversion de tous les pécheurs et la sanctification de tous les chrétiens, en définitive Dieu et son Royaume, et non Marie, car Elle nous dit et nous dira toujours : « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le.* » (Jn 2, 5)

LES CONDITIONS

En vue de ce but, la condition la plus importante, qui relève de la volonté de Jésus exprimée du haut de la Croix (cf. Jn 19, 26-27), est de se consacrer *totalelement, irrévocablement et de façon illimitée à l'Immaculée*³⁴³. Le P. de Montfort, très aimé par le P. Kolbe, écrivait :

« Un sculpteur peut faire une figure ou un portrait au naturel en deux manières : 1° se servant de son industrie, de sa force, de sa science et de la bonté de ses instruments pour faire cette figure en une manière dure et informe ; 2° il peut la jeter en moule. La première est longue et difficile et sujette à beaucoup d'accidents : il ne faut souvent qu'un coup de ciseau ou de marteau donné mal à propos pour gâter tout l'ouvrage. La seconde est prompte, facile et douce, presque sans peine et sans coûtage, pourvu que le moule soit parfait et qu'il représente au naturel ; pourvu que la matière dont il se sert soit bien malléable, ne résistant aucunement à sa main³⁴⁴. »

Il ne s'agit donc pas de se limiter à prier Marie, mais de se donner à Elle. Le P. Maximilien écrit :

« Qui désire offrir sa propre contribution à l'œuvre d'évangélisation des autres doit commencer, il est évident, par soi-même. C'est pourquoi lui-même doit s'approcher toujours plus de l'Immaculée, pour obtenir d'Elle les grâces qui l'aident à aimer Dieu de la façon la plus parfaite et concrète dans chaque instant de sa vie au quotidien. La forme la plus parfaite de notre rapprochement est la donation totale, la donation comme chose et propriété à Elle. Voilà donc que la condition première et essentielle pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- ³⁶⁷ *Conférence*, 28 août 1939.
- ³⁶⁸ *Lettre à Grodno*, 3 janvier 1927 (SK 149).
- ³⁶⁹ *Lettre à un lecteur du Rycerz Niepokalanej*, 12 septembre 1924 (SK 97).
- ³⁷⁰ *Lettre à Grodno*, 3 janvier 1927 (SK 149).
- ³⁷¹ SK 402.
- ³⁷² SK 905.
- ³⁷³ SK, in F. S. PANCHERI, *op. cit.*, p. 40-41.
- ³⁷⁴ Le P. Maximilien attendait toujours l'approbation des autorités de l'Ordre parce que – et il le rappelait souvent – c'est seulement par elles que l'Immaculée indiquerait le mode et le moment de l'action. En lui, le charisme personnel ne prend jamais le dessus sur les décisions des supérieurs.
- ³⁷⁵ SK 1210.
- ³⁷⁶ BX PAUL VI, *Homélie prononcée pour la béatification du P. Kolbe*, cf. H-M. MANTEAU-BONAMY, *op. cit.* p. 6-7.

Conclusion

Ce parcours de conversion prend fin ; il a été essentiellement axé sur la Parole de Dieu, mais sans négliger pour autant les enseignements du Magistère (notamment du concile Vatican II, de saint Jean-Paul II) et des saints, en particulier saint Maximilien-Marie Kolbe et saint Louis-Marie Grignion de Montfort à qui le saint franciscain se réfère volontiers.

Son objectif est de former des apôtres de feu pour la Nouvelle Évangélisation qui est plus que jamais urgente, vue la situation de notre monde. J'ai utilisé l'expression « apôtre de feu », mais j'aurais pu aussi utiliser l'expression « disciple-missionnaire » tellement chère à notre pape François. J'ai préféré me servir de la première formulation pour indiquer la maturité et le sommet de la deuxième. L'« apôtre de feu » est un disciple qui agit dans la puissance de l'Esprit Saint. Il ne se limite pas à mener une vie honnête agrémentée de quelques rites rassurants avec quelques bonnes œuvres pour le bon Dieu. Il ne se résout pas non plus à « se donner » à l'Esprit pour se laisser transformer « partiellement » et arriver ainsi à ne faire que des œuvres « pour Dieu » selon « son » projet. Nous sommes ici au stade défini par les experts comme « première conversion ». À cette étape, le cœur du disciple est encore partagé avec quelques idoles (en particulier une, le chef de file d'entre elles) de qui, inévitablement, il attend encore des bénéfices secondaires et non pas uniquement « *son Royaume et sa justice* » (Mt 6, 33). C'est encore lui qui est au « centre du dispositif », mène sa vie et décide même ce qu'il faut faire pour Dieu. L'Esprit Saint ne peut

que se limiter à donner un « secours général » pour aider le disciple, au cœur encore partagé, à faire ce que celui-ci a déjà décidé de faire dans son cœur. Le don de soi n'est pas encore plein, le disciple ne peut donc pas être embrasé par le feu du Saint-Esprit. Il s'en suit que son amour n'est pas encore parfait, et imparfaite est aussi sa fécondité.

L'« apôtre de feu » est celui qui « se livre complètement à l'Esprit Saint par l'Immaculée » pour se laisser transformer « totalement » dans le Christ. Avec saint Paul, il arrivera à dire : « *Je suis crucifié avec le Christ ; et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi.* » (Ga 2, 20) Le but est de parvenir à faire l'« œuvre de Dieu » (Jn 6, 29) : il s'agit des œuvres que Dieu veut selon « son » projet d'amour et de salut pour que « *tous les hommes soient sauvés* » (1 Tm 2, 4). Nous sommes parvenus ici à la phase de la pleine maturité de l'apôtre définie par les théologiens comme « vie mystique ». Elle est le fruit d'une deuxième conversion. Le disciple – détaché de ses idoles et de ses attachements désordonnés – s'est laissé décentrer de lui-même et s'est livré totalement, sans condition et irrévocablement à Marie. En d'autres termes, il a laissé les rênes de sa vie à l'Esprit Saint qui agit par l'Immaculée. Par son intercession, la Médiatrice de toutes grâces va transformer parfaitement le disciple destiné à devenir désormais un apôtre de choix. Elle lui obtient un « secours spécial » de l'Esprit Saint. Celui-ci commence à avoir une emprise toujours plus grande sur les facultés de l'apôtre dont la principale est la volonté. Parvenu à « l'union de volonté », le disciple ne veut que ce que l'Immaculée (l'Esprit Saint) veut. Pour être plus précis : il ne veut vivre et faire que ce que l'Immaculée veut qu'il vive et fasse. Pareillement, il ne veut surtout pas vivre ni faire ce que l'Immaculée ne veut absolument pas qu'il vive et fasse. Par son intercession, Marie lui obtient progressivement toujours plus les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- STE THÉRÈSE DE LISIEUX, *Œuvres complètes, Manuscrit B, 3r*^o, Cerf-Desclée de Brouwer, 1992.
- UBALDI Emidio-Marie, *La bourse ou la vie ? Gérer ses biens selon l'Évangile*, éd. de l'Emmanuel, Paris, 2013.
- Vocabulaire de Théologie Biblique (VTB) publié sous la direction de Xavier LÉON-DUFOUR et de Jean DUPLACY, Augustin GEORGE, Pierre GRELOT, Jacques GUILLET, Marc-François LACAN, éd. du CERF, Paris, 1995.

DOCUMENTS DE L'ÉGLISE

- BX PAUL VI, *Discours de clôture de la troisième période du Concile*.
- BX PAUL VI, Exhortation Apostolique *Gaudete in Domino* (9 mai 1975).
- BX PAUL VI, Exhortation Apostolique *Marialis Cultus* (2 février 1974).
- Catéchisme de l'Église catholique*, Paris, Centurion-éd. du Cerf-Fleurus-Mame, 1998.
- CONCILE VATICAN II, Décret sur l'Œcuménisme *Unitatis redintegratio* (21 novembre 1964).
- CONCILE VATICAN II, Constitution Dogmatique sur l'Église *Lumen Gentium*.
- CONCILE VATICAN II, Constitution dogmatique sur la Révélation divine *Dei Verbum*.
- CONCILE VATICAN II, Déclaration *Nostra Aetate* sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes.
- PAPE FRANÇOIS, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*.
- PIE IX, Bulle *Ineffabilis Deus* (8 décembre 1854).
- ST JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique « *Les tâches de la famille chrétienne dans le monde d'aujourd'hui* » (*Familiaris*

consortio).

- ST JEAN-PAUL II, Lettre apostolique « *Au début du nouveau millénaire* » (*Novo millennio ineunte*).
- ST JEAN-PAUL II, Lettre encyclique « *La Bienheureuse Vierge Marie dans la vie de l'Église en marche* » (*Redemptoris Mater*).

BIBLIOGRAPHIE FRANCISCANE

- MANTEAU-BONAMY Henri-Marie, o.p., *La doctrine mariale du P. Kolbe*, éd. Lethielleux, Paris, 1975.
- PANCHERI Francesco Saverio, o.f.m. conv, *Maximilien Kolbe, un saint pour notre temps*, éd. P. Lethielleux, Paris, 1985.
- Revue Miles Immaculatae*, I, 1938.
- Sanctoral Franciscain, *Liturgie des Heures*, éd. Franciscaines, Paris, 1999.
- ST FRANÇOIS D'ASSISE, *Documents, Écrits et premières biographies*, rassemblés et présentés par les P. Théophile DESBONNETS et Damien VORREUX, o.f.m., éd. Franciscaines, Paris, 1968.
- ST MAXIMILIEN-MARIE KOLBE, *Scritti di Massimiliano Kolbe*, Ass. Rel. Centro Nazionale Milizia delle'Immacolata, Editrice Nazionale M.I. – Roma, 1997.

Table des matières

Liste des abréviations

Introduction

Première Partie Comme Marie dans l'Écriture

I Comme Marie dans les mystères de l'Enfance

1. « Réjouis-toi »
2. « Comblée de grâce »
3. « Bienheureuse celle qui a cru ! »
4. « Mon âme exalte le Seigneur »
5. La Nativité

II Comme Marie dans la vie cachée à Nazareth

1. La vie cachée à Nazareth jusqu'à douze ans
2. La vie cachée : Jésus au Temple
3. La vie cachée après douze ans

III Comme Marie dans le mystère pascal

1. La kénose de Marie
2. « Près de la croix de Jésus se tenait Marie sa mère »

IV Comme Marie à la Pentecôte

1. Avec Marie au Cénacle dans l'attente de l'Esprit Saint
2. « Assidus à la prière avec Marie, la Mère de Jésus »

V Comme Marie dans la Gloire

Deuxième Partie La Consécration au Saint-Esprit par les mains de Marie Immaculée

I « Le disciple l'accueillit chez lui »

II Saint Maximilien-Marie Kolbe, le fou de l'Immaculée

III La Milice de l'Immaculée

IV Le programme de la M.I.

Conclusion

Annexe n° 1

Préparation à la Consécration à l'Esprit Saint par les mains de
l'Immaculée

Annexe n° 2

Acte de consécration à l'Immaculée Conception
(du père Maximilien-Marie Kolbe)

Consécration à Marie
(St Louis-Marie Grignon de Montfort)

Acte de consécration de la Famille
(inspiré de la consécration de St Maximilien-Marie Kolbe / Franciscains
– Cholet)

Bibliographie